



PATRIMOINE

N° X

Bulletin de la Société Archéologique de Corseul

AVRIL 1996



Monnaie coriosolite
Dessin Yvonne HUET

La Présidente et les membres du Conseil d'administration de la Société Archéologique de Corseul ont la tristesse de vous faire part du décès de leur président d'honneur, monsieur Bernard Lemarié.

Les obsèques ont eu lieu en l'église de Caulnes le samedi 27 avril en présence d'une très nombreuse assistance.

Monsieur Raymond Guyomarc'h, maire de Caulnes, monsieur Bruno Joncour, représentant l'UDF et l'Association départementale des élus locaux, monsieur Charles Josselin, président du Conseil Général des Côtes d'Armor ont rendu hommage au sénateur honoraire, au maire honoraire de Caulnes qui en mars dernier avait été nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

Vivement intéressé par les questions relatives au patrimoine, président de la Société Archéologique pendant plus de vingt ans, monsieur Lemarié a oeuvré avec talent à son développement et à l'extension de sa notoriété.

Soutenant sans réserve les initiatives lancées par les animateurs de l'association, il a ainsi permis de sensibiliser l'autorité publique à tous les niveaux — commune, département, région — à l'intérêt historique de l'ancienne capitale coriosolite.

Nous saluons avec émotion sa mémoire tout en le remerciant pour ses conseils et pour l'appui qu'il nous a apporté.

Nous prions madame Lemarié d'accepter nos plus vives condoléances et lui exprimons notre reconnaissance pour les relations chaleureuses qu'elle a toujours entretenues avec les membres de la Société Archéologique.

SOMMAIRE

- ACTION	1
- LA VIE DU MUSÉE	8
- NOUVELLES BRÈVES	10
- QUOI DE NEUF DANS LE PROJET ARCHÉOLOGIQUE DE CORSEUL ?	13
par Hervé Kérébel	
- LE TEMPLE DU HAUT BECHEREL DIT « TEMPLE DE MARS » À CORSEUL	17
par Alain Provost	
- IL Y A TRENTE ANS, LE CHAMP MULON.....	21
par Jean-Pierre Bardel	
- UN MOULAGE D'UNE TÊTE MASCULINE AU MUSÉE DE CORSEUL.....	39
par Jean-Yves Eveillard	
- TROIS MONNAIES INÉDITES DU YAUDET EN PLOULEC'H.....	45
par Patrick Galliou	
- QUIMPER DE L'ÉPOQUE GAULOISE À L'ÉPOQUE ROMAINE. NAISSANCE DE L'URBANISME	51
par Jean-Paul Le Bihan	
- L'ORGUE ROMAIN D'AQUINCUM	59
par le Dr Melinda Kaba	
- LES GROTESQUES OU LA REDÉCOUVERTE DE LA PEINTURE MURALE ANTIQUE À LA RENAISSANCE.....	67
par Olivier Guérin	
- BIBLIOGRAPHIE.....	73

ACTION

L'Assemblée Générale 95 s'est tenue le dimanche 10 septembre 95 à la Mairie de Corseul, sous la présidence du Dr Melinda Kaba, chargée de mission au Musée Historique de Budapest et en présence de M. Alain Jan, maire de Corseul, de M. Yves Menez, Conservateur des fouilles au Service Régional de l'Archéologie, de M. René Regnault, Sénateur Maire de St Samson sur Rance.

Mlle Suzanne Guidon, présidente en exercice, présenta les excuses de M. Charles Josselin, président du Conseil Général des Côtes d'Armor qui devait être représenté par M. Jean Gaubert, Vice-président du Conseil Général et maire de Pluduno, de M. Ferdinand-Maurice Contant, sous-préfet de Dinan retenu par un engagement antérieur ainsi que M. Michel Vaginay, conservateur régional de l'archéologie représenté par M. Yves Menez, conservateur du Patrimoine, de M. Bernard Lemarié, sénateur honoraire des Côtes d'Armor, président d'honneur de la Société Archéologique absent pour raison de santé, M. Louis Martin président du Codépran, en déplacement.

Parmi la très nombreuse assistance se trouvaient notamment, cités par ordre alphabétique, Mme Catherine Bizien, directeur du Centre Régional Archéologique d'Alet, Mme Véronique Burnod, conservateur du musée de Dinan, M. François Fichet de Clairfontaine, conservateur régional de l'Archéologie, par intérim, de la Région Basse-Normandie, M. Hervé Kérébel, archéologue municipal, M. Loïc-René Vilbert, bibliothécaire de la ville de Dinan, M. Marc Vitart, président de l'Université du Temps Libre de Dinan.

Mlle Suzanne Guidon remercia, dans l'ordre de leur intervention, les trois conférenciers : M. Alain Provost chargé des fouilles du Temple du Haut-Bécherel en Corseul, M. Jean-Paul Le Bihan, président du Centre de Recherche archéologique du Finistère et le Dr Melinda Kaba qui dans un excellent français tint à redire le plaisir qu'elle éprouvait à se retrouver pour la deuxième fois à Corseul.

M. Alain Jan, élu maire de Corseul en juin 1995, accueillit les participants à l'Assemblée Générale et exposa la politique archéologique qu'il envisageait de mener à Corseul.

Ainsi que l'indiquait l'Ordre du Jour, Mlle Suzanne Guidon présenta le Rapport Moral :

Mesdames, Messieurs, chers amis,

Comme il convient en ce début d'Assemblée Générale, je vous donne lecture du Bilan Moral pour l'exercice 1994-1995.

Tout d'abord je tiens à souligner qu'au cours des 12 derniers mois nos rapports avec les membres de la Société ont été intensifiés.

En novembre 1994, une première occasion nous a été fournie : en effet nous apprenions que Corseul avait été retenue par le Contrat de Plan Etat-Région signé par le Premier Ministre à Rennes en 1994. Une somme de 7 millions de francs actuels échelonnée sur 4 ans, serait mise à la disposition de la Commune afin de poursuivre le développement et la conservation du site archéologique.

Nous avons estimé que vous deviez en être informés autrement que par la presse locale.

Nous avons alors rédigé tout aussitôt et en accord avec Monsieur le Maire, une « Édition Spéciale » adressée à tous nos adhérents et à l'ensemble de notre fichier de relations. Le texte précisait les conditions et les buts de cet apport financier.

Si d'autres événements marquants survenaient, nous ne manquerions pas de renouveler ce type d'information ponctuelle.

En avril est paru le n° IX de « PATRIMOINE » dont le contenu, d'après les échos recueillis, a été apprécié. Il existe maintenant une réelle et sympathique collaboration. Nous recevons des suggestions de sujets à traiter, des propositions d'articles ou d'illustrations.

« PATRIMOINE » devient ainsi une oeuvre collective qui permet d'établir, en cours d'année, des contacts fructueux.

En mai, à la demande de plusieurs d'entre vous, nous avons envoyé des « cartes de membre ». Un autocollant portant le chiffre des prochaines années vous parviendra désormais. Il vous suffira de les coller au dos de votre carte.

A propos de cotisations, je remercie certains de nos adhérents particulièrement généreux.

Grâce à eux nous avons acquis une vitrine verticale qui achève l'aménagement du musée... en attendant que soit prise la décision concernant le lieu d'implantation d'un musée départemental...

Ainsi viennent d'être présentées deux pièces archéologiques importantes : une tête en granit et un chenet votif — tous deux d'époque celtique — qui ont été étudiés par M. Jean-Yves Eveillard, maître de conférences d'Histoire ancienne à l'Université de Bretagne occidentale.

Les touristes et les visiteurs français et étrangers, peuvent ainsi désormais découvrir un panorama assez complet de la vie coriosolite aux époques celtiques et romaines.

Ceci correspond tout à fait au rôle que la Société Archéologique estime devoir jouer à Corseul et auprès de ses adhérents.

Quel est ce rôle ?

Essentiellement un rôle d'information.

Tout d'abord collecter cette information sur ces époques anciennes par des lectures, des travaux personnels, des mémoires universitaires, des conférences de haut niveau données, ici même, années après années, ainsi que par notre participation à des colloques.

Ensuite diffuser cette information et faire connaître Corseul Antique.

Qu'il me soit permis de rappeler que dès 1955, le Dr Guidon organisait des visites-conférences pour les professeurs de l'Université de Rennes afin de leur permettre de découvrir l'intérêt du passé de Corseul.

En 1965, déjà 30 ans de cela, nous avons pris l'initiative des premières fouilles programmées, celles du Champ Mulon effectuées sur un terrain communal. Certains des pionniers occupent actuellement des postes importants dans le domaine de l'archéologie, mais ils n'ont pas oublié ces jours d'enthousiasme qui ont été à l'origine de leur vie professionnelle. Ces travaux menés sous l'autorité de la Circonscription des Antiquités de Bretagne, ont alors commencé à sensibiliser la population de Corseul qui pouvait, ainsi, constater pour la première fois, la mise au jour des habitats de leurs lointains ancêtres.

Ainsi de 1965 à 1971 Corseul Antique sortait peu à peu de l'oubli.

Lorsque la recherche sur le terrain a été confiée aux Directions Régionales de l'Archéologie, nous avons arrêté nos activités de fouilles et créé le musée, nouveau vecteur d'information dont la plupart des guides touristiques, qu'ils soient à l'échelon national, régional ou local, signalent l'intérêt.

- les Assemblées Générales très suivies, telles qu'elles sont structurées actuellement,

- le bulletin « Patrimoine » largement diffusé,

- notre musée archéologique,

sont pour nous les trois principaux moyens de diffuser l'information auprès des élus locaux, des personnalités archéologiques, du grand public venu des quatre coins de France, et de l'étranger.

La présence l'an dernier du Professeur Hacine Fantar, Directeur des Antiquités de Tunisie, avec lequel nous sommes restés en excellent rapport, la

présence aujourd'hui du Dr Melinda Kaba venue de Hongrie, de Mme Maria Pratero venue de la lointaine Colombie, la présence dans la salle d'une amie de Bâle, en Suisse, illustrent parfaitement mes propos.

A ceci il convient d'ajouter un fait essentiel : l'action d'information auprès des milieux scolaires.

Déjà M. Antoine Gauttier en association avec M. Paul Henry « Professeur relais archéologie », participe activement aux « Jeudis archéologiques ».

Ils proposent aux enseignants du département des visites soigneusement préparées, ainsi que des fiches à la fois ludiques et éducatives.

Nous espérons que l'ouverture aux enfants des écoles, des collèges et lycées conduira à l'avenir à l'élaboration d'une structure sérieuse :

- Société Archéologique
- Académie
- Commune de Corseul.

Il faut également signaler la participation de membres de la Société à des manifestations archéologiques d'importance.

Par exemple :

- la Journée organisée par le Ministère de la Recherche sur les apports des recherches scientifiques à l'Archéologie
- l'Inauguration, le 30 juin dernier, à Plestin les Grèves, de l'exposition réalisée par M. Jean-Pierre Bardel sur « le Thermalisme dans l'Antiquité ». Nous le remercions d'avoir inclus plusieurs références et documents concernant les thermes du Champ Mulon dans sa conférence et dans les panneaux exposés.
- la Journée des Commerçants de Corseul, le 14 juillet ; journée prometteuse, organisée par l'Association des Commerçants avec le concours de la Société Archéologique et des archéologues du site : MM. Hervé Kerebel et Alain Provost.

La visite des sites archéologiques et du musée était englobée dans un ensemble festif : feu d'artifice et bal populaire.

Durant cette journée, plus de 200 personnes sont passées devant des stands animés par des Coriosolites en costumes gallo-romains ou bien au Musée où la jeune romaine Guenola Castel officiait comme tout au long de l'été 95.

Nous tenons à saluer cette initiative des commerçants qui tend à intégrer l'archéologie à la vie locale.

Nous souhaitons qu'elle se reproduise chaque année et leur assurons notre aide.

Je rappellerai également notre présence à

- l'Exposition « Archéo Pub » réalisée cet été sur une idée originale de M. Loïc Langouët, président du Centre Régional Archéologique d'Alet (CERAA)
- lors de la visite, le 10 juillet, du Préfet des Côtes d'Armor, et du Sous-préfet de Dinan, M. Ferdinand-Maurice Contant sur les sites archéologiques, le dépôt de fouilles et le musée.

Ainsi dans le domaine qui est le nôtre et dans les limites de nos possibilités financières, nous nous efforçons d'étendre le rayonnement du Corseul Antique.

C'est là notre façon d'apporter notre contribution à la vie municipale de la cité actuelle.

Monsieur Maurice de Bure, trésorier, donna ensuite lecture des comptes de l'exercice 95 arrêtés au 1er septembre.

Ces deux bilans, moral et financier, soumis à l'approbation de l'assemblée, sont adoptés à l'unanimité ainsi que le renouvellement des mandats du tiers sortant du Conseil d'Administration :

Mme Micheline Courouveau
M. Antoine Gauttier
Mlle Suzanne Guidon

Le mandat du président étant venu à expiration, les membres du Conseil se retirent pour délibérer. À leur retour M. Michel Villalon, Vice-président, annonce la réélection pour trois ans de Mlle Suzanne Guidon en tant que présidente.

La parole est ensuite donnée aux conférenciers (le texte de leurs exposés sont publiés dans ce bulletin).

La matinée se termina par la communication du Dr Melinda Kaba, qui devait réserver aux membres de la Société Archéologique la surprise d'une « première musicale » : l'enregistrement sur cassette de la musique que des spécialistes hongrois étaient parvenus à reconstituer à partir des éléments d'origine de l'orgue romain découvert lors des fouilles d'Aquincum (Budapest).

Cette musique venue de si loin — 2ème - 3ème siècle de notre ère — fut écoutée dans le plus profond silence. Des applaudissements très fournis saluèrent cette admirable et émouvante réalisation.

Avant le déjeuner servi dans la salle qui domine les vestiges de Monterfil II, plus de soixante personnes se sont regroupées autour de M. André Mack, artiste dinannais, facteur d'orgue pendant plusieurs années, qui fournit des explications complémentaires sur les orgues hydrauliques et sur le probable fonctionnement de l'orgue d'Aquincum, qui demeure le premier et l'unique orgue de l'époque antique en état de fonctionnement.



LA VIE DU MUSÉE

PRÉSENCE

Le 12 octobre, s'est tenu au Musée de Préhistoire à Carnac, une réunion organisée à l'initiative de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne dans le cadre de l'étude de faisabilité de la création d'un musée d'archéologie dans les Côtes d'Armor.

« Cette étude, effectuée sous le contrôle scientifique du Service Régional de l'Archéologie de Bretagne, devait permettre aux élus du département comme aux services de l'État, d'évaluer avec précision, mais également rapidement, le potentiel muséographique des collections archéologiques des Côtes d'Armor.

Elle constituait également l'occasion de réorganiser des dépôts de fouilles afin de rendre le mobilier entreposé facilement accessible aux chercheurs comme aux muséographes ».

Ce travail « a permis de normaliser le stockage et de mettre en place une gestion informatisée de l'ensemble des collections conservées dans les dépôts de fouilles de Guingamp et de Corseul. Toutes ces informations ont été enregistrées sur un ordinateur localisé au dépôt de fouilles de Corseul ».

En fin de matinée, M. Michel Vaginay, conservateur régional de l'archéologie, a présenté une synthèse de l'inventaire systématique du patrimoine archéologique des Côtes d'Armor qui comporte :

- dix classeurs recelant 4.550 fiches
- un document en trois volumes abondamment illustré.

Cette étude, réalisée par M. Alain Provost, pendant plus d'un an, a permis de répertorier environ 550.000 objets. 2.100 fiches concernent des objets ou ensemble d'objets isolés pour leur intérêt scientifique ou muséographique ».

L'après-midi a été consacrée aux « Musées de Bretagne, la nature de leurs fonds, leurs politiques d'acquisition, leurs perspectives ».

Son tour venu, Mlle Suzanne Guidon a présenté le musée de la Société Archéologique et en a retracé l'évolution depuis sa création en 1977.

Elle a exprimé sa satisfaction de constater que plusieurs objets du musée de la Société Archéologique étaient présentés, avec leurs références, dans les trois volumes d'inventaire qui avaient circulé le matin parmi l'assistance.

À la suite de cette importante réunion, M. Pascal Aumasson, conseiller pour les musées, a adressé aux participants un dossier qui comportait, entre autres, une carte des musées et collections archéologiques de Bretagne.

Sur ce document, notre Musée figure au nombre des cinq musées archéologiques non contrôlés armoricains, avec Trégastel, Landevennec, Penmarc'h et Vannes. Un seul musée archéologique contrôlé : le Musée Préhistorique de Carnac.

DEUX EXEMPLES PARMIS D'AUTRES

Parmi les visites commentées du musée (suivies parfois de la visite du site) assurées par M. Antoine Gauttier, nous avons choisi deux exemples :

- le passage d'un groupe de 40 touristes anglais venus de la ville de Romsey, accompagnés de membres du Comité de Jumelage paimpolais ;

- la venue d'un car d'une cinquantaine d'adhérents de l'Association « Art, Culture et Patrimoine » de Tréguier (Côtes d'Armor) animée par Mme Manik Pasteau-Gouriou.

De nombreuses demandes sont déjà enregistrées pour le printemps et pour le troisième trimestre 1996.

À SUIVRE ...

Les enduits peints à coquillages retirés du sol du Champ Mulon entre 1965 et 1971 avaient été étudiés au « Centre d'Études des Peintures murales romaines » de Soissons.

Ils paraissent en bonne place dans le mémoire de maîtrise de Mlle Sandrine Heidet : « De l'Italie à la Gaule - L'évolution d'un décor : l'*opus musivum* à coquillages ».

Un chapitre de 5-6 pages leur est consacré sous le titre « Corseul capitale des Coriosolites et de l'*opus musivum* ».

Rappelons que c'est à la suite d'une visite au musée que Mme Alix Barbet a découvert l'existence de ces enduits peints et qu'elle nous a proposé d'en faire l'étude.

Vu l'intérêt et l'originalité du sujet, une parution est envisagée.

NOUVELLES BRÈVES

TRÈS BONNE INITIATIVE

de l'Association des Artisans et Commerçants de Corseul qui a organisé à la Salle Mulon, du 23 décembre 1995 au 7 janvier 1996, une exposition de pièces inédites découvertes ces dernières années sur le site de Monterfil par les équipes de fouilles dirigées par M. Hervé Kérébel.

Cette exposition, complétée par une animation vidéo et la projection de diapositives commentées, faisait suite à deux initiatives :

- le 14 juillet en fête
- la présentation de peintures murales romaines au Musée.

La Société Archéologique qui chaque fois a prêté son concours, notamment pour le choix des objets exposés et pour l'ouverture gratuite de son musée, tient à féliciter les organisateurs.

TOUJOURS DU NOUVEAU SUR L'IF

Les articles sur « l'If » parus dans PATRIMOINE VIII et IX sous la plume de MM. Yves Castel et Henri Maho, ont suscité beaucoup d'intérêt. Un exemple : la demande de notre bulletin émanant du Domaine Départemental du Finistère « Trévarez - Parc et Château » à Saint Goazec (Finistère) qui organise une grande exposition sur le thème du « Bois » du 27 avril au 18 août.

Nous avons reçu également une demande de reprise de ces articles de la part des « Amis du Vieux Saint Jacut » qui désirent les publier dans leur revue.

Aussi, nous pensons intéressant de signaler à nos lecteurs cette information parue dans le numéro de décembre 1995 dans la revue « Sciences et Avenir » :

Une écorce pour vaincre le paludisme

Deux molécules, le taxol et le taxotère, ont donné d'excellents résultats pour lutter contre le paludisme. Réputé pour son efficacité dans le traitement de certains cancers, le taxol est présent dans l'écorce du tronc de l'if.

Les équipes du CNRS et du Muséum d'Histoire Naturelle ont démontré que le taxotère, analogue hémisynthétique du taxol, pouvait bloquer l'agent infectieux du paludisme au moment de sa phase de prolifération rapide.

Selon les chercheurs « les taxoïdes devraient permettre une meilleure compréhension de certains mécanismes de l'infection cellulaire ».

D'IMPORTANTES RÉFÉRENCES

- Dans sa rubrique « Revues », Armor Magazine (n° de septembre 1995) signale notre bulletin PATRIMOINE n° IX et en donne le sommaire.
- PATRIMOINE est signalé dans le « Bulletin bibliographique du Centre National d'Archéologie urbaine de Tours » 1993 (paru en 1995).
- Sur leur demande, nous assurons le service régulier de notre bulletin à la Bibliothèque d'art et d'archéologie (Fondation Jacques Doucet à Paris).
- PATRIMOINE est cité neuf fois dans la « Bibliographie régionale - Époque romaine » publiée dans le Bilan scientifique élaboré pour l'année 1994 par le Service régional de l'Archéologie de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne.

DON « JEAN-BAPTISTE COLBERT DE BEAULIEU »

Il y a un an décédait le Dr Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu, numismate éminent, membre d'honneur de la Société Archéologique. Cet hiver, son fils Jean a décidé de faire don à notre Société d'un nombre important de livres d'archéologie et de numismatique ainsi que de tirés-à-part d'articles rédigés par son père.

Avant de le remercier publiquement lors de notre prochaine Assemblée Générale, nous tenons à lui exprimer notre sincère reconnaissance pour ce geste qui honore notre Société.

Un répertoire de ces documents est en cours de réalisation. PATRIMOINE XI publiera en avril 1997 la liste des ouvrages que la Société Archéologique pourra mettre à la disposition des lecteurs.

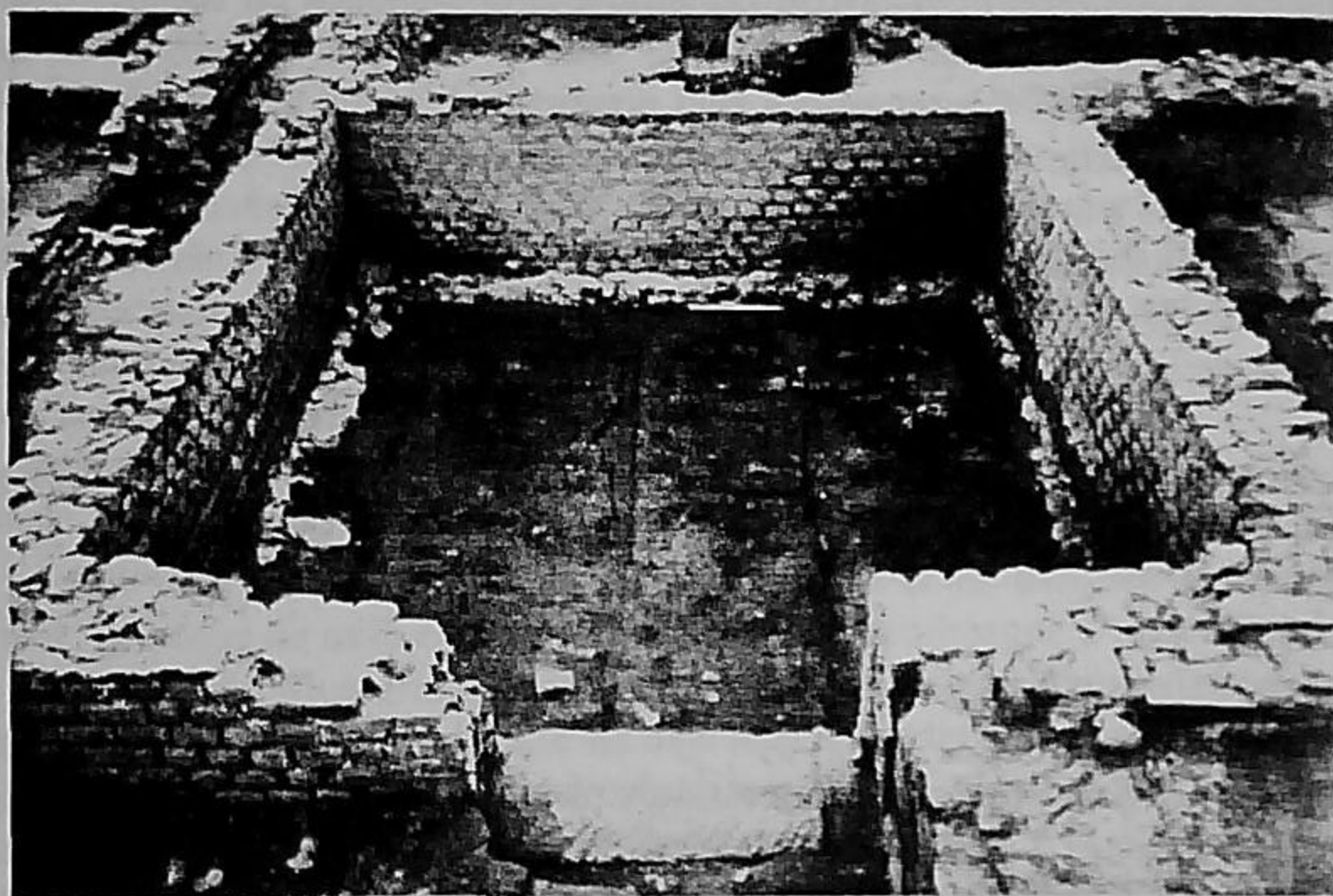
NE PAS OUBLIER

de coller sur votre carte de membre l'autocollant « Société Archéologique de Corseul la Romaine 1996 » qui vous a été adressé à la suite du versement de votre cotisation.

Une date à retenir dès maintenant :
l'Assemblée Générale de la Société Archéologique
aura lieu (sauf imprévu)
le dimanche 8 septembre 1996

Nous sommes heureux d'accueillir dans nos pages, en respectant l'ordre de parution de leurs textes, Hervé Kérébel, Alain Provost, Jean-Pierre Bardel, Jean Yves Eveillard, Patrick Galliou, Jean-Paul Le Bihan, Mélinda Kaba, Olivier Guérin, qui nous ont adressé les articles cités dans le sommaire de PATRIMOINE numéro X.

QUOI DE NEUF DANS LE PROJET ARCHÉOLOGIQUE DE CORSEUL ?



Vue de la cave de Monterfil II
Photo Hervé Kerebel

Quoi de neuf dans le projet archéologique de Corseul ?

L'année 1994 a été marquée par cette nouvelle importante qu'était la retenue des sites de Monterfil II et du temple du Haut-Bécherel dans le contrat de plan Etat-Région 1994-1998. Ce document prévoit la poursuite des recherches archéologiques et la mise en valeur de ces deux sites pour un coût total de 6,7 millions de francs. Mais où en sommes nous maintenant plus d'un an après cette nouvelle ?

La recherche archéologique :

Les différents partenaires du projet (Etat, Région, Département, Communauté de Communes Plancoët-Val d'Arguenon et Commune de Corseul) ont tous signés la convention d'exécution des recherches archéologiques. Les responsables des fouilles, A. Provost et H. Kerébel sont assurés du financement de leurs recherches jusque 1998.

Les recherches sur le temple du Haut-Bécherel ont pour objectifs de mieux comprendre les origines de ce sanctuaire et son évolution architecturale tout au long de l'Antiquité. Les différentes études tiendront également compte de l'environnement immédiat du temple. Quelles sont ses relations avec la source de Saint-Uriac toute proche ? Y a-t-il d'autres constructions autour du temple ? de quelle nature sont elles ? Les questions sont nombreuses, on ne peut qu'espérer que le programme en cours puisse y répondre.

Les travaux sur le site de Monterfil II sont plus avancés. Les campagnes de fouilles de 1996 termineront le dégagement des vestiges de la parcelle AB.79. L'année suivante, des sondages ponctuels dans la deuxième parcelle permettront d'entrevoir l'importance des structures conservées dans le reste de la réserve archéologique.

Le projet prévoit en 1998 la publication de toutes les données recueillies sur ces deux sites. Ceci comprend des publications scientifiques sous forme de monographies ou articles dans des ouvrages spécialisés mais aussi des publications grand public accessibles à un maximum de lecteurs. On pourrait aussi envisager une exposition présentant les résultats de ces travaux.

La restauration et la mise en valeur :

Le deuxième volet du contrat de plan consiste en la restauration et la mise en valeur des vestiges des deux sites. Cette partie du contrat de plan est plus complexe. Elle est liée à une décision de classement ou seulement d'inscription des vestiges auprès des services des Monuments Historiques. Les réflexions sur ces restaurations sont tout de même déjà bien avancées.

Le site de Monterfil II est pratiquement entièrement dégagé. La nature et la qualité des vestiges nous ont amené à privilégier, dans la présentation future, la ville du III^{ème} siècle de notre ère. Les vestiges des autres périodes seront présentés sous forme de plans, dessins, maquettes... Ce choix de présentation répond à une logique différente de celle retenue pour le Champ Mulon. Sur ce site, la mise en valeur de la *domus* du milieu du I^{er} siècle avait nécessité la destruction des murs de l'ensemble thermal tardif. Sur le site de Monterfil II, aucun vestige ne sera détruit. Une première phase des travaux a déjà été réalisée au cours du mois de décembre 1995. Les vestiges des I^{er} et IInd siècles, non présentés au public, ont été protégés et recouverts de terre. N'apparaissent plus que les murs qui seront restaurés et présentés *in situ* au public. Le site de Monterfil II se différencie également du Champ Mulon par la qualité et l'importance des vestiges qui y sont conservés. On est ici en présence d'un véritable résumé de l'organisation de la ville antique. Trois rues de la trame viaire orthogonale témoignent parfaitement de l'aménagement en quartier de l'agglomération. Une quatrième, dans la parcelle au-dessus, permettra même peut-être plus tard de présenter un îlot complet longé sur ses quatre côtés par des rues. Des

galeries portiques ou des trottoirs longent ces artères. Réservés aux piétons, ils s'ouvrent sur les rues et desservent des constructions variées, boutiques, ateliers ou habitations, disposées en retrait.

La remise en fonction des espaces de circulation permettra au visiteurs de se promener au milieu de ces vestiges. Des panneaux d'informations, réparties en divers points stratégiques, apporteront aux promeneurs les renseignements nécessaires pour la compréhension des structures du site. Les bâtiments antiques y sont pour la plupart fortement arasés et seule une simple présentation au ras du sol est envisageable. Ce choix nécessitera l'élaboration de reconstitutions graphiques en trois dimensions des différentes constructions accompagnés, à chaque fois, de commentaires susceptibles d'apporter les renseignements nécessaires à une meilleure compréhension. Cette présentation peut être ensuite améliorée grâce à l'informatique qui autorise désormais des reconstitutions vivantes en image de synthèse. Ces techniques pourraient être développées ultérieurement dans le cadre d'une structure d'accueil, musée ou autre, installée à proximité du site.

La restauration des vestiges du temple du Haut-Bécherel est plus complexe. Le mur de la *cella*, classé Monument Historique dès 1840, a déjà fait l'objet d'une restauration en 1993. Le programme de travaux du contrat de plan prévoyait une consolidation d'urgence de la ferme du Haut-Bécherel dès 1995. Il nous semble intéressant d'aménager le corps du logis, daté du XVI^{ème} siècle, en bâtiment d'accueil pour les visiteurs du site. La plupart des constructions annexes seront quant à elles démolies.

Comme pour le site de Monterfil II et hormis pour la *cella*, l'optique d'une présentation des vestiges maçonnés du temple au ras du sol apparaît la plus réaliste. Les différents axes de circulation seront matérialisés et les visiteurs pourront s'y promener librement. Ici aussi, les panneaux d'informations suffiront à la bonne compréhension du site. Ils pourront être complétés, dans le bâtiment d'accueil, par d'autres supports tels des maquettes, des photographies anciennes, de fouille et, des reconstitutions en trois dimensions, informatisées ou non.

L'intégration des sites :

Les sites du Haut-Bécherel et de Monterfil II ne peuvent nullement s'isoler de leur environnement. Le projet de mise en valeur doit aussi être accompagné d'une réflexion plus globale.

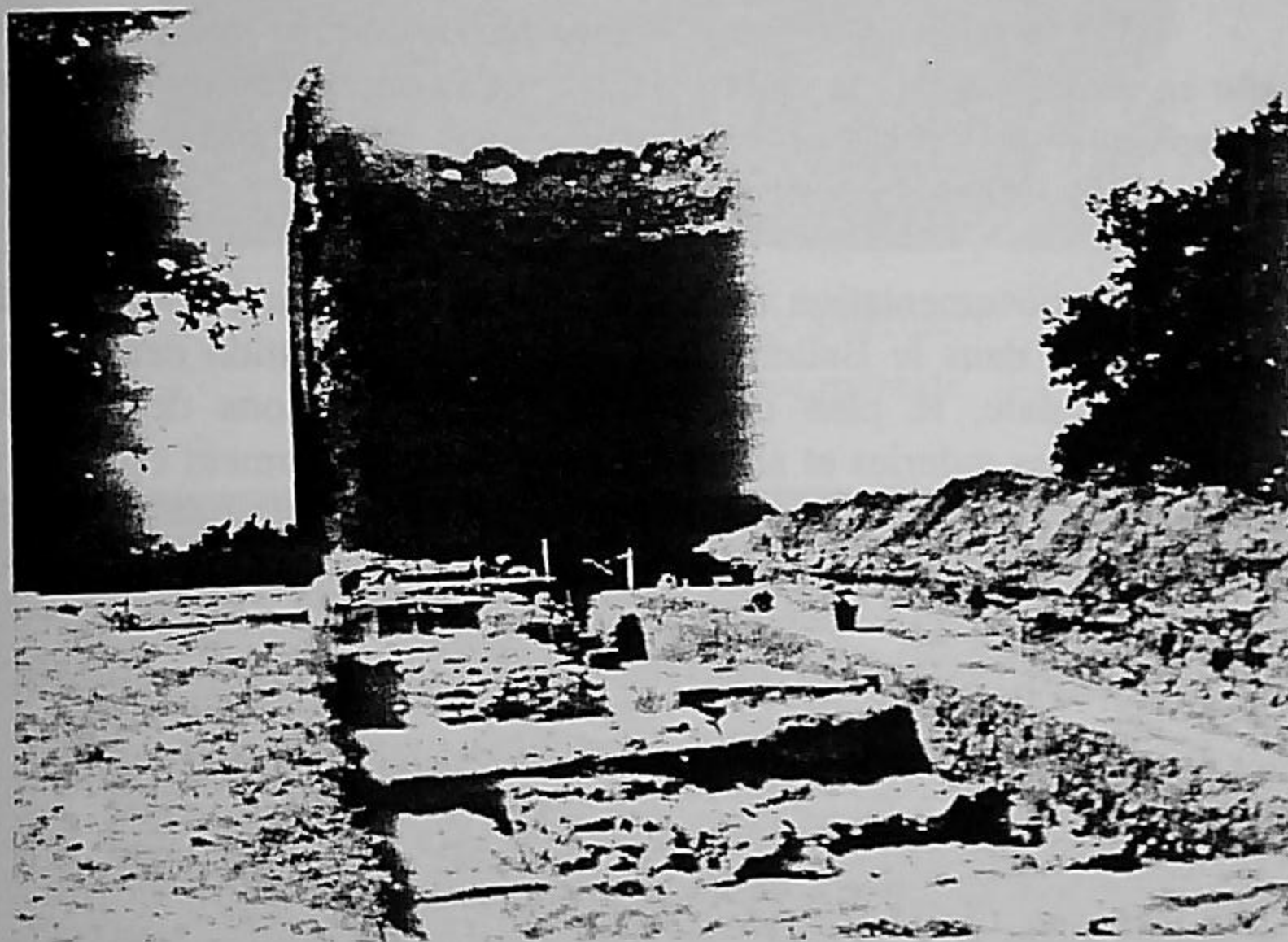
Le site de Monterfil II doit ainsi pouvoir s'intégrer à l'ensemble du bourg. Quelques aménagements ont déjà été réalisés. Le site est déjà relié au jardin de la mairie où sont exposés quelques éléments lapidaires, un petit parking est ouvert sur la rue du D^r Guidon. Il est envisageable de relier un jour ces deux secteurs. Le site devra aussi être accessible par le CD.794 qui traverse le bourg de Corseul. Des ouvertures sont possibles comme en bas de la parcelle à l'emplacement d'une ancienne rue nord-sud. La deuxième parcelle de la réserve ne doit pas non plus être négligée. Les travaux de recherche de 1997 doivent nous permettre de disposer du plan de l'ensemble des vestiges qui y sont conservés. Le marquage au sol de la voirie antique serait judicieux pour offrir aux visiteurs une vision plus importante de l'agglomération romaine.

Cette intégration passe aussi par une réflexion sur l'évolution de l'ensemble du bourg et de ses environs immédiats. Ce dossier concernera aussi bien les problèmes de circulation routière ou piétonne que les questions de mobilier urbain, de traitement des surfaces, des aménagements paysagers. Des circuits doivent pouvoir être organisés à partir du bourg vers les différents centres d'intérêts de Corseul (temple du Haut-Bécherel, château de Montafilan, chapelle S^{te} Eugénie, C.A.T. Quatre Vaulx jardins à Coëtfinet...) et des communes environnantes. Comme on peut le voir, le projet archéologique de Corseul passe par une politique de développement culturel et touristique qui dépasse largement le

Hervé KEREBEL

Responsable des fouilles de Monterfil II

LE TEMPLE DU HAUT-BÉCHEREL DIT « TEMPLE DE MARS » À CORSEUL



La « cella » vue de l'aire sacrée
Au premier plan : vestiges du soubassement de l'escalier
Photo Alain Provost

Le temple du Haut-Bécherel dit « Temple de mars » à Corseul

Les recherches de 1995

Le choix du temple du Haut-Bécherel parmi les programmes de recherche et de mise en valeur du XI^e contrat de plan État-Région se justifie pleinement par l'importance du site.

Ce monument devait être le lieu de culte majeur de la Cité des *Coriosolites* rassemblant les populations lors des fêtes du calendrier religieux. Son exceptionnelle conservation et la qualité de sa construction expliquent la présence de la *cella* sur la première liste des édifices classés Monuments Historiques en 1840. Cette construction, comparable au temple de *Janus* à Autun ou à la Tour de Vésone à Périgueux, s'inscrit dans un ensemble monumental de près de un hectare de superficie révélé par les fouilles d'Émile Fournier en 1868-1869.

L'opération menée en 1995 se définit comme une phase d'évaluation du site en quatre points : le rassemblement de la documentation existante, le levé topographique du site, une campagne de prospections géophysiques et l'exécution de décapages et sondages ponctuels.

La documentation repose pour l'essentiel sur l'article de E. Fournier publié en 1870 dans le Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord. Depuis cette date, le plan de Fournier, ses descriptions de la *cella* et des « planchers » des galeries et son interprétation du monument ont été repris dans toutes les notes, synthèses et compilations mentionnant le monument. Les seules interventions récentes se résument à quelques sondages restreints conduits par H. Kérébel visant à valider des éléments du plan de Fournier et à reconnaître la base des élévations de la *cella* avant sa récente restauration (Patrimoine VIII).

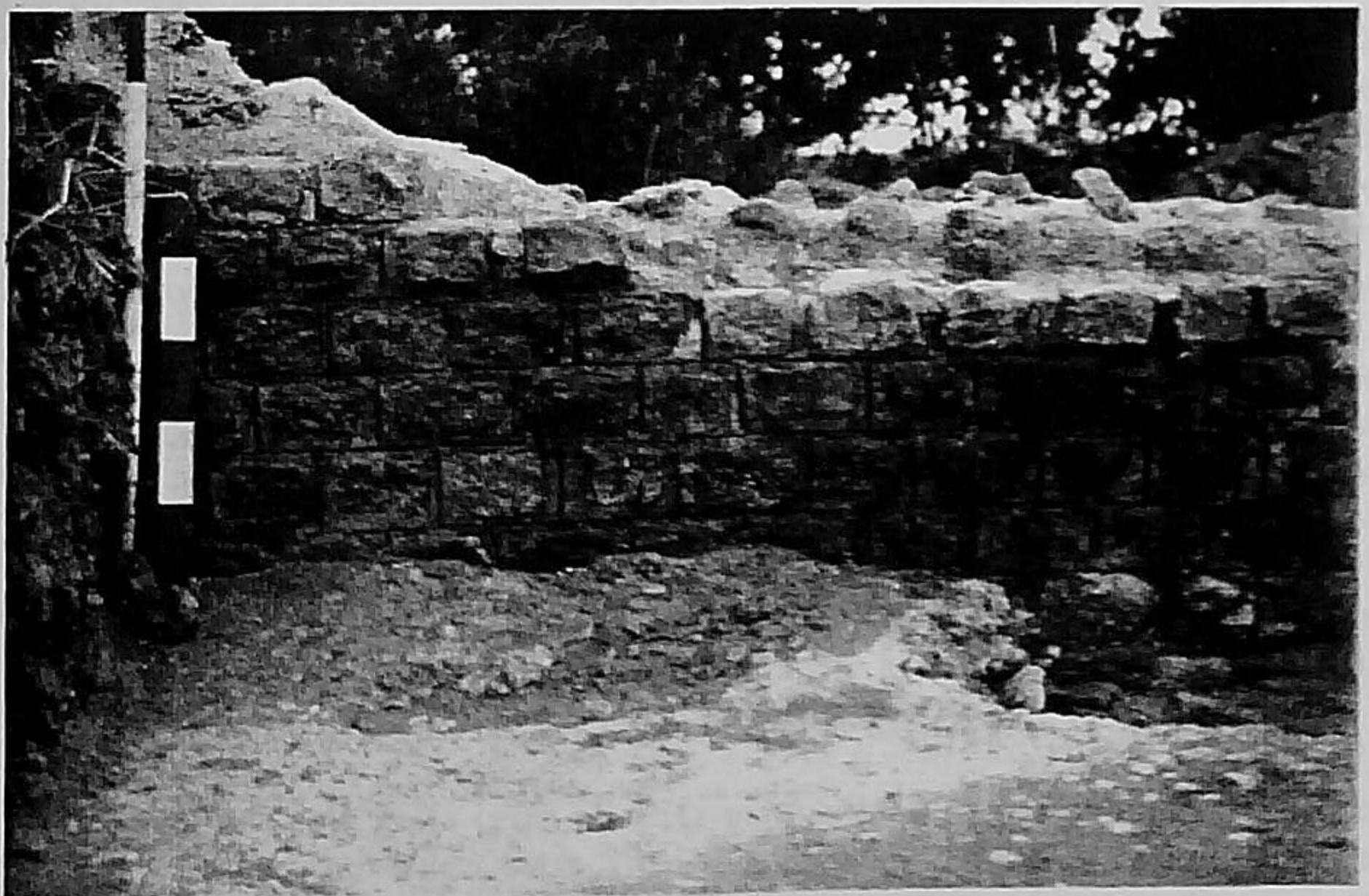
La somme des données est donc rapide à faire et le site conserve sa virginité sur un certain nombre de points essentiels qui fondent la problématique de la recherche en cours : le sanctuaire est-il d'origine gauloise ? Combien d'édifices se sont succédés antérieurement au monument tel qu'il nous apparaît depuis Fournier ? De quand date ce dernier et quand fut-il abandonné ? Quels cultes étaient pratiqués dans ce sanctuaire ? Celui-ci était-il isolé ou faisait-il partie d'un ensemble plus vaste incluant d'autres monuments ?



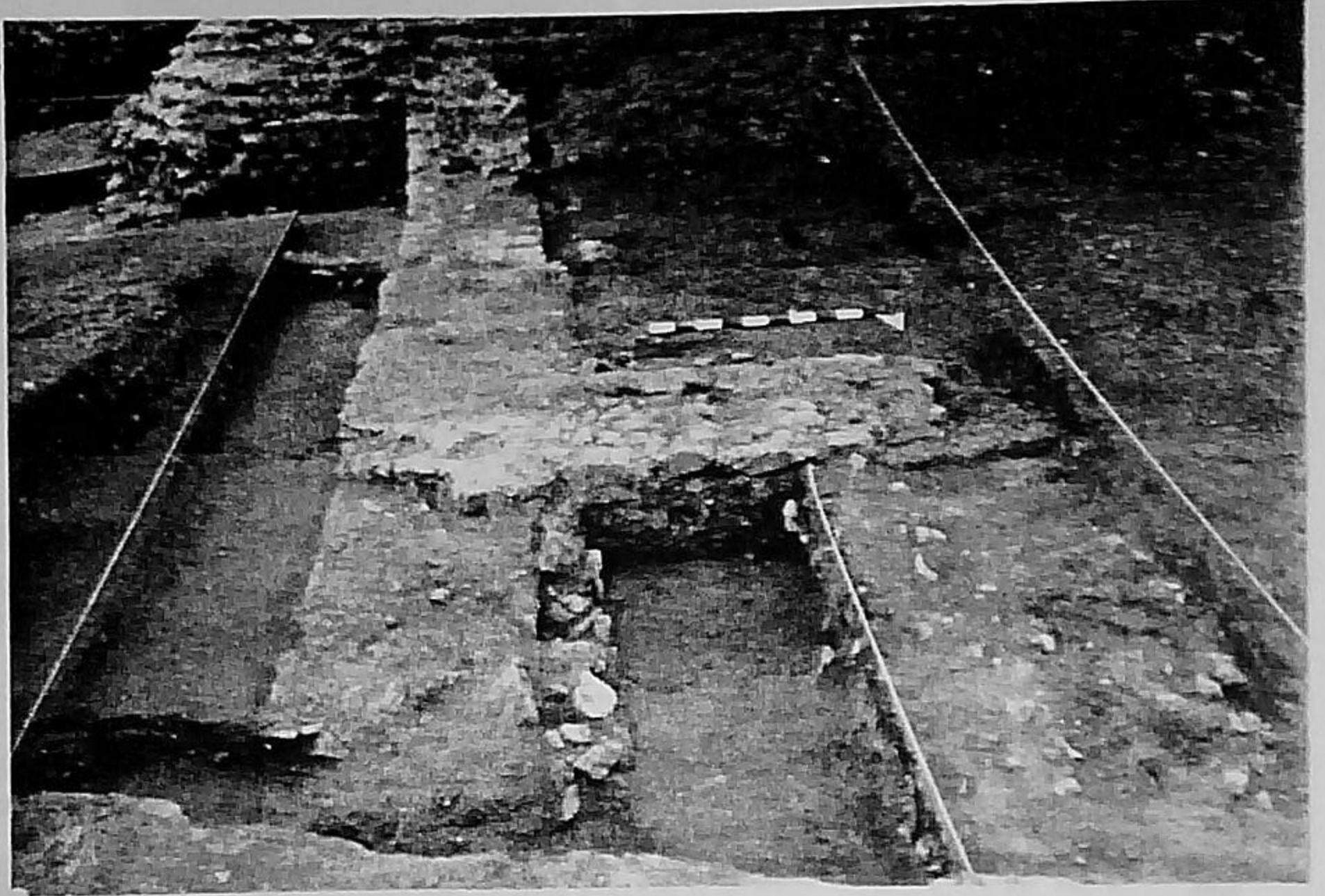
La prospection géophysique avait pour but, outre de retrouver les lignes de forces du plan de Fournier, de repérer d'éventuelles structures



Empreintes de poteaux antérieurs
à la construction monumentale



Pan sud de la cella : parements jointoyés au fer
Sol bétonné du déambulatoire



Maçonneries de l'extrémité nord de
la galerie frontale

maçonnées ou fossoyées dans le *temenos* (aire sacrée) ainsi qu'à l'arrière de la *cella*. Cette opération se solde par les résultats suivants :

- le plan de Fornier est globalement validé à l'exception du mur péribole fermant à l'est l'aire sacrée qui apparaît continu et non largement interrompu comme le pensait Fornier ;
- aucune structure en dur ou en creux de quelque importance n'existe dans l'aire sacrée ou à l'ouest de la *cella* ;
- des anomalies ponctuelles sont apparues : les premières vérifications ont montré qu'elles résultaient des phénomènes naturels ou anthropiques récents.

Trois décapages archéologiques ont été réalisés sur les points sensibles du site : en avant de la *cella* (entre celle-ci et l'aire sacrée), à la jonction de la galerie frontale et de la galerie latérale nord et à la jonction entre cette galerie et son pavillon d'angle. Dans ces espaces, des sondages ponctuels visant à reconnaître la stratigraphie ont été menés jusqu'au substrat. Ces fouilles ont été complétées par des tranchées de reconnaissance exécutées au travers de l'aire sacrée et à l'ouest de la *cella*. Si les données collectées ne permettent pas encore de répondre aux problèmes posés, il en émerge quelques jalons essentiels.

Tel qu'il est connu par le plan de Fornier, le monument paraît résulter d'une unique phase de construction. C'est du moins ce qu'il ressort de l'homogénéité des murs, de leur liaison et de l'unicité des sols des galeries et du déambulatoire. Cependant, la présence de bases de piliers maçonnées, arasées et recouvertes par le remblai d'installation du sol des galeries, laisse supposer au moins un état en dur antérieur au monument de Fornier.

Sous le remblai d'installation du sol des galeries, remblai composé de niveaux de plaquettes de schiste provenant du creusement des fondations et d'aménagements de la cour sacrée interstratifiés avec des niveaux de travail liés aux constructions, le sol antérieur (vieux-sol de limon anthromique) est en place. Il conserve, en avant de la *cella*, l'empreinte de trous de poteaux liés à un édifice ou une occupation antérieure aux constructions en dur. Ces aménagements se situent dans une fourchette chronologique allant de la fin du II^e siècle avant J.-C. au milieu du I^{er} siècle après J.-C. d'après le mobilier (monnaies *coriosolites* et céramique fragmentée et érodée) recueilli dans ce vieux sol. Il est évidemment trop tôt, étant donné le caractère restreint des surfaces fouillées, pour évoquer l'hypothèse d'un sanctuaire de la fin du Second Âge du Fer.

Le contenu des niveaux anciens permet d'affirmer que le monument de Fornier avec les trois grandes galeries ceignant le *temenos* et la *cella* accolée à l'ouest, n'est pas antérieur au milieu du I^{er} siècle après J.-C.

Les sols de la *cella* et de la galerie frontale sont édifiés en terrasse dominant l'aire sacrée de 1,60 m. L'accès à la *cella* depuis l'aire sacrée se faisait par un escalier monumental dont les restes du soubassement ont été reconnus

entre les deux puissants murs s'avancant dans le *temenos*. Cet escalier conduisait à un espace distribuant les accès à la galerie frontale, au déambulatoire et à la *cella*. Cet espace s'apparente à un « *pronaos* » dont l'entrée pouvait être ornée — côté escalier — d'une colonnade à fronton.

Si la ruine du monument n'est pas cernée du point de vue chronologique (elle est postérieure au règne de Marc-Aurèle d'après une monnaie découverte sous le remblai de démolition), elle l'est au plan factuel. Sa destruction par un incendie est avérée par le contenu des remblais de démolition : tuiles calcinées, cendres, mortiers et fragments de placages de marbre rendus pulvérulents par la chauffe. Celle-ci fut suffisante pour rubéfier les moellons des parements externes des murs !

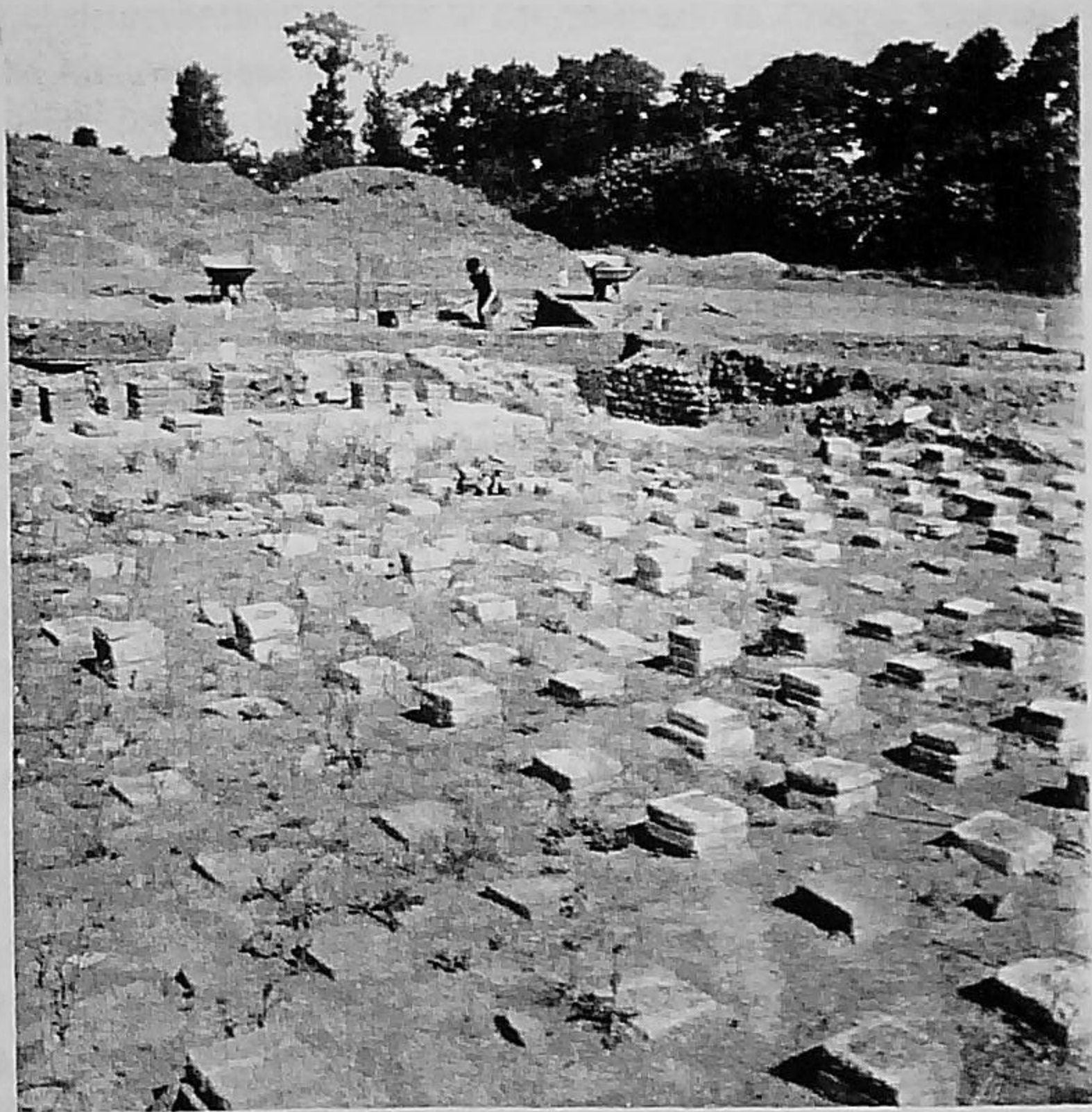


Cette campagne d'évaluation débouche sur un programme de recherches de deux ans. L'exhaustivité n'y sera pas recherchée : il serait irréaliste d'espérer résoudre dans les plus infimes détails, en si peu de temps, toutes les questions qui se posent. Par contre on peut prétendre, à l'issue de ces deux années, à une connaissance telle que le visiteur déambulant en l'an 2000 sur le site restauré se sente pénétré des sentiments qui animaient les *coriosolites* d'alors.

Alain PROVOST

Archéologue chargé de recherches

IL Y A TRENTE ANS, LE CHAMP MULON ...



Pillettes de l'hypocauste
Photo Suzanne Guidon

IL Y A TRENTE ANS, LE CHAMP MULON ...

En 1995 le site du Champ Mulon à Corseul fêtait ses trente ans. En effet c'est en 1965 que débutait la passionnante fouille de ce site qui fut un tournant de l'archéologie antique bretonne des années 60 pour ce qui est des villes antiques. Nous essaierons de broser dans les lignes qui suivent un tableau aussi complet que possible de la genèse de cette opération, des conditions de son déroulement, des découvertes majeures qui y furent faites, pour terminer par sa présentation au public.

Une ville antique insaisissable

Au début des années 60 la ville antique de Corseul ne présente aucun bâtiment antique visible en élévation. Seul à l'écart un grand sanctuaire, le Temple de Mars, situé sur la colline voisine, attire l'attention du visiteur. Dans le bourg aucun vestige d'édifice n'apparaît à l'exception d'une stèle funéraire avec inscription incluse dans la maçonnerie du mur sud de la nef de l'église paroissiale. A la mairie une salle d'exposition présente des objets antiques découverts fortuitement par les habitants travaillant leurs terres, et un « Jardin des Antiques » créé à l'initiative du Dr Guidon et de M. Pierre Guérin, rassemble les éléments d'architectures (fûts de colonnes, bases, chapiteaux, margelles de puits etc..) provenant du site sans pour autant que l'on sache leur localisation d'origine précise. Une association locale, la Société Archéologique de Corseul, fondée en juin 1957 par cinq passionnés (le docteur R. Guidon, le maire E. Villalon, M. P. Guérin, M. E. Botrel et M. F. Dorleans) crée une animation autour de ce petit musée associatif embryonnaire où flotte la présence impalpable et obsédante de la cité antique des Coriosolites. Les habitants du bourg, comme dans tous les cas semblables, sont partagés à cette époque entre ceux qui sont persuadés de l'existence de vestiges importants enfouis et ceux, plus nombreux, qui n'y portent aucun intérêt.

Les Fouilles du Champ Mulon : un chantier "école".

En 1964, lors du décès de monsieur César Mulon, le Bureau d'aide sociale de la commune de Corseul bénéficiait du legs de la totalité de son patrimoine qui comprenait le Champ Mulon, terrain situé dans le bourg, face à l'École publique en pleine zone archéologique. La Société Archéologique et la municipalité décidèrent de solliciter l'État pour effectuer une fouille sur ce terrain afin de pouvoir évaluer l'ampleur des vestiges antiques. Mademoiselle S GUIDON, alors vice-présidente de l'association, et monsieur E. Villalon, maire, rencontrèrent monsieur J. Bousquet, directeur de la Circonscription des Antiquités Historiques de Bretagne et professeur à l'Université. Le projet fut accueilli chaleureusement et reçut le consentement du Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique qui alloua à la Société Archéologique un financement pour la réalisation de l'opération. L'Université de Haute Bretagne apporta un responsable d'opération, M. G Guennou, étudiant qui venait de terminer son Diplôme d'Études Supérieures sur la "Cité des Coriosolites". La mairie, pour sa part, prit en charge le logement de l'équipe en mettant gracieusement à disposition l'école publique située devant le chantier. On ne pouvait espérer meilleures conditions matérielles pour le bon déroulement de l'opération. Après trois années de fouilles G. Guennou pour des raisons personnelles ne put continuer à assurer la direction du chantier et le flambeau fut repris pour la campagne 1968 par M. B. Chiche, technicien à la Circonscription des Antiquités Historiques de Bretagne et, comme son prédécesseur, étudiant de la section d'Histoire. Ce dernier assura la direction du chantier jusqu'à sa fin en 1971. En 1973, comme G. Guennou, il soutint son Diplôme d'Études Supérieures sur "Corseul d'après les fouilles récentes". De nombreux bénévoles de différentes régions et des membres de la Société Archéologique de Corseul ainsi que de la Section Archéologique des Jeunes "Budé" des Côtes du Nord participèrent au chantier. L'opération fut une parfaite collaboration entre le milieu associatif, les services de l'État et les collectivités territoriales, à une époque où ce mode de fonctionnement était très peu fréquent.

L'intervention du Champ Mulon se déroula donc sur sept campagnes de fouilles couvrant une surface d'environ 2100 m². L'intervention archéologique s'effectua suivant la méthode Wheeler-Courbin que G. Guennou et B. Chiche avaient adoptée. Cette méthode qui apparaissait alors en Bretagne, superpose deux quadrillages. Le premier est une trame topographique présentant un maillage de 5 m et renfermant le second qui est le quadrillage de fouille composé

d'un carré de 4 m de côté. A l'intérieur du second la fouille se déroule stratigraphiquement, l'archéologue ayant en permanence sur les quatre parois du sondage quatre "images" de la succession des strates fouillées (figure 1). Les banquettes séparant les sondages constituent des bermes témoins où l'on peut, lors de leur dépose, réétudier une couche mal observée dans le sondage. Le chantier devint un chantier école qui forma pendant 7 ans la plupart des étudiants archéologues antiquisants de la région. Environ cent cinquante personnes participèrent à l'opération du Champ Mulon.

De nos jours la méthode a évolué et monsieur H. Kerebel, archéologue municipal chargé du dépôt de fouilles de Corseul, applique sur la vaste fouille du quartier antique des boutiques à Monterfil un système qui est un compromis entre cette dernière et celle de l'*Open Area Excavation*. Il permet tout en gardant la vision stratigraphique du site d'avoir une vue globale beaucoup plus vaste, phase par phase.

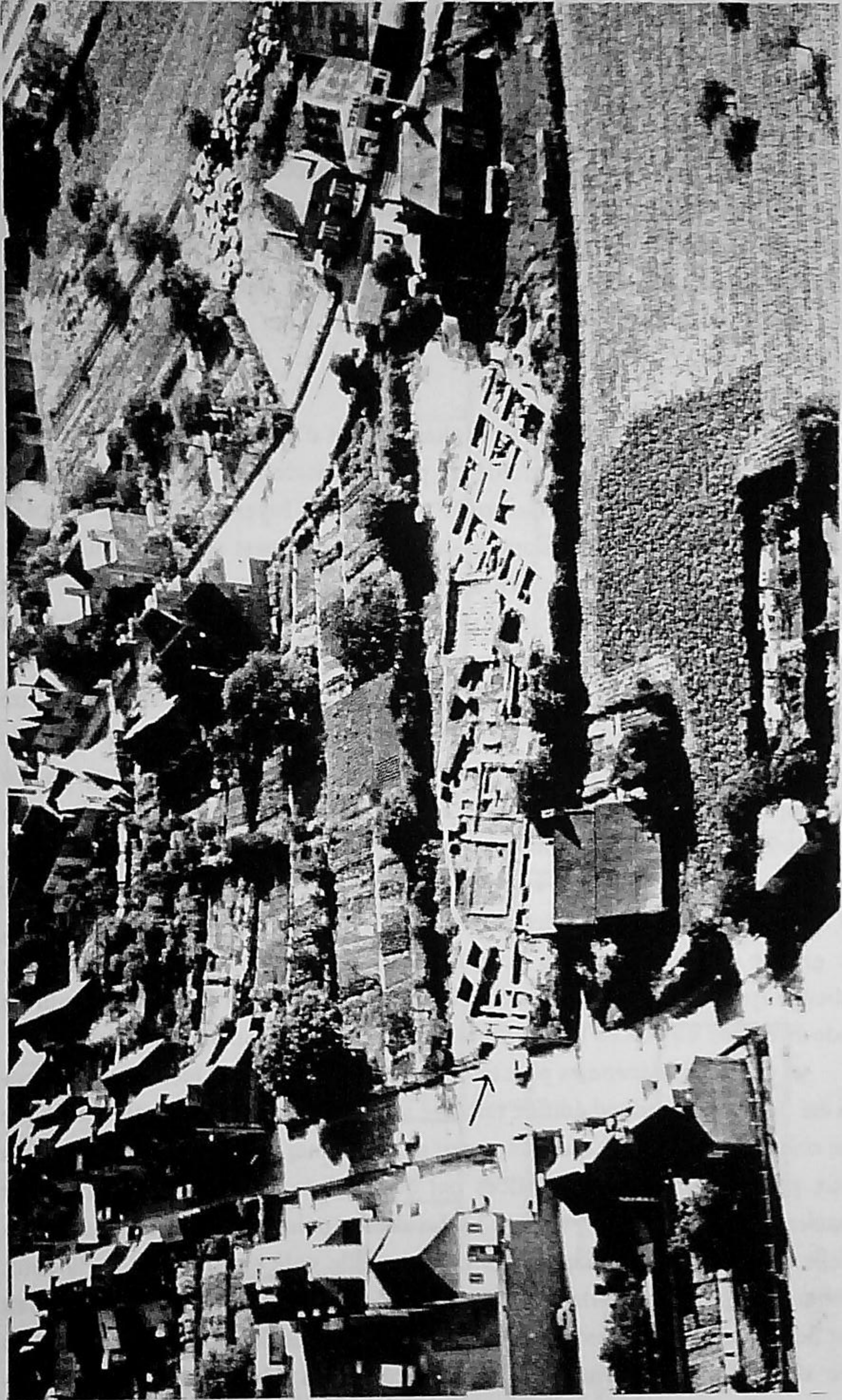
Les Bâtiments urbains du champ Mulon

La fouille du Champ Mulon permit de mettre au jour pour la première fois en Bretagne un habitat urbain complet (*domus*) inséré dans la voirie antique, et un bâtiment thermal public qui lui succéda. Nous présenterons dans les lignes qui suivent un tableau général de la question et nous renvoyons notre lecteur à l'excellente synthèse de monsieur B. Chiche pour une découverte plus approfondie.

L'habitat urbain

La grande nouveauté archéologique du Champ Mulon fut indiscutablement la découverte d'un habitat urbain complet inséré entre trois rues. Pour la première fois en Bretagne, nous étions en présence d'un aménagement de ville antique complet. Les travaux du professeur L. Pape, sur le site de l'agglomération antique de Kerilien en Plouneventer (Finistère) n'avait alors livré que quelques constructions placées le long d'une voie mais la trame qui entourait l'habitat n'avait pas été mise totalement en évidence comme au Champ Mulon.

Cette trame urbaine comporte une voie antique principale nord-sud légèrement décalée vers l'Est par rapport à la rue César Mulon qui la recouvre partiellement devant l'école. Un second axe perpendiculaire, recouvert



L'ensemble du site vu du nord. On peut observer le quadrillage de fouille Wheeler-Courbin, l'habitat urbain sur la partie est du chantier et les restes des thermes publics (l'hypocauste carré et la salle au bassin ovale) à l'ouest

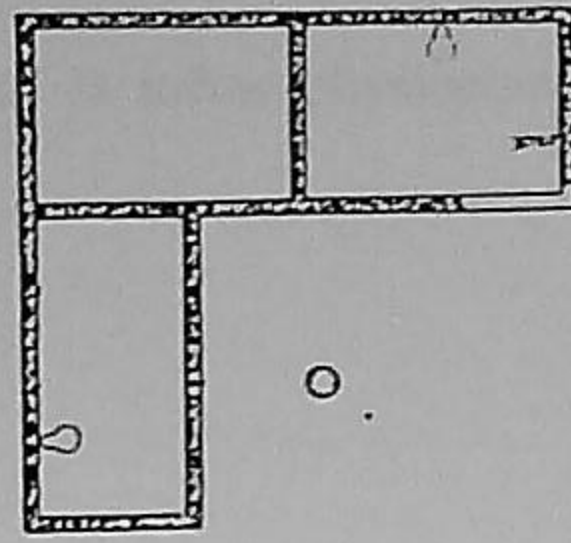
actuellement par le chemin piétonnier qui relie l'école à la route de Plancoët, borde la *domus* au sud tandis qu'une troisième rue, également perpendiculaire à celle-ci et parallèle à la première la sépare à l'ouest d'une autre construction. La chaussée orientale, actuellement recouverte partiellement par la rue César Mulon, et la voie ouest sont de factures similaires et comportent un hérisson de moellons de quartzite recouvert d'un cailloutis de schiste. La seconde, dégagée sur 24 m de longueur, a une largeur de 4,20 m. Ces chaussées n'ont pas été construites toutes en même temps. Les fouilles montrent que celle qui sépare les deux maisons a été réalisée au début du premier siècle alors que l'axe le plus à l'est a été fait au second siècle sous les Antonins. L'axe sud quant à lui apparaît être créé dès l'origine.

L'habitat s'est établi en trois phases. Tout d'abord un édifice en équerre a été bâti pendant la première moitié du premier siècle de notre ère (figure 2). C'est une construction comportant trois pièces avec foyer domestique placé à l'angle d'une cour qui semble s'ouvrir sur la voie est-ouest située au sud. Dans cette cour on remarque la présence d'un puits maçonné en pierres sèches dont seule la partie supérieure fut explorée pour des raisons de sécurité. L'ensemble est entouré de terrains non bâtis et l'ensemble est d'une facture plus rurale qu'urbaine.

Au milieu du premier siècle l'ensemble se développe et prend l'allure d'un habitat urbain. En effet, l'aile ouest de l'édifice a été agrandie jusqu'à la voie au sud et la cour a été fermée et dotée d'une galerie, large d'environ 2 m qui en fait le tour sur trois côtés sauf au sud. L'établissement ainsi réalisé va occuper un espace de 28,50 m sur 20 m, soit une superficie d'environ 600 m² (figure 3). On réalisa dans le même temps la voie nord-sud qui va border l'ensemble à l'ouest. Dans la lancée on édifia un second bâtiment avec courette à l'ouest de la rue. Cette grande *domus* en équerre avec sa galerie, sa cour et son puits, d'époque claudienne (première moitié du 1er siècle) est d'un type d'habitat très répandu en Grande-Bretagne où l'on en trouve un exemple similaire à Silchester (figure 4).

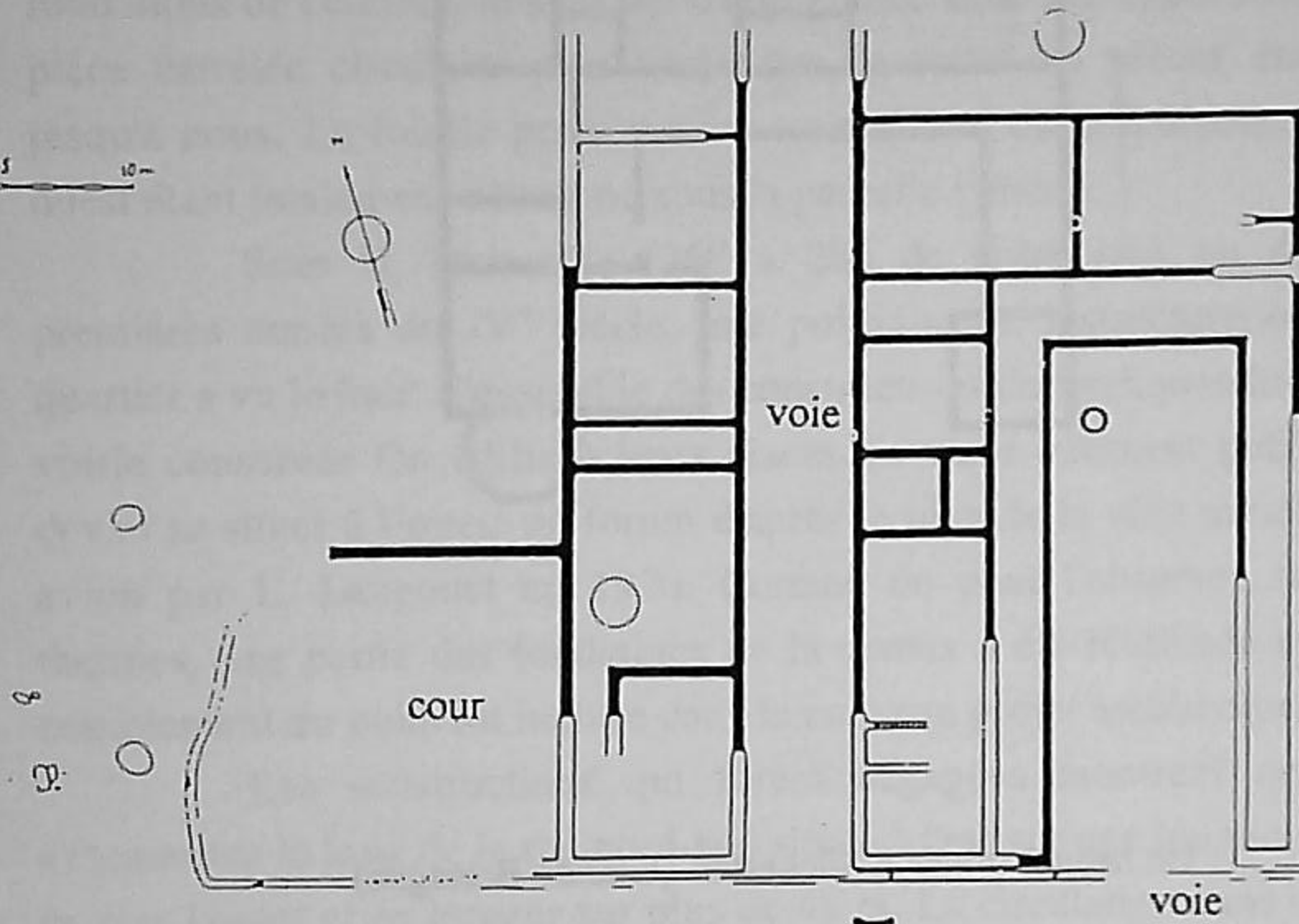
Quelques décennies plus tard, tout est remanié. A l'Ouest la voie nord-sud a été détruite, le second édifice rattaché à la *domus*, et une nouvelle voirie, de même orientation que celle que l'on venait de supprimer, fut construite à l'est. Ces travaux pour réunir les deux édifices ont été réalisés à l'époque de l'empereur Vespasien (69-79 A.P. J.-C.) (figure 5). La *domus* pour sa part a été dotée d'une nouvelle aile qui s'est développée entre la nouvelle voie et la galerie de la cour. L'intérieur des pièces d'habitation était décoré de riches enduits peints qui ont fait l'objet de restaurations récentes et sont visibles dans une des nouvelles vitrines du musée de la Société Archéologique consacrée à la décoration intérieure des

Maison début 1er siècle après J-C.



Maison claudienne (milieu 1er siècle après J-C.)

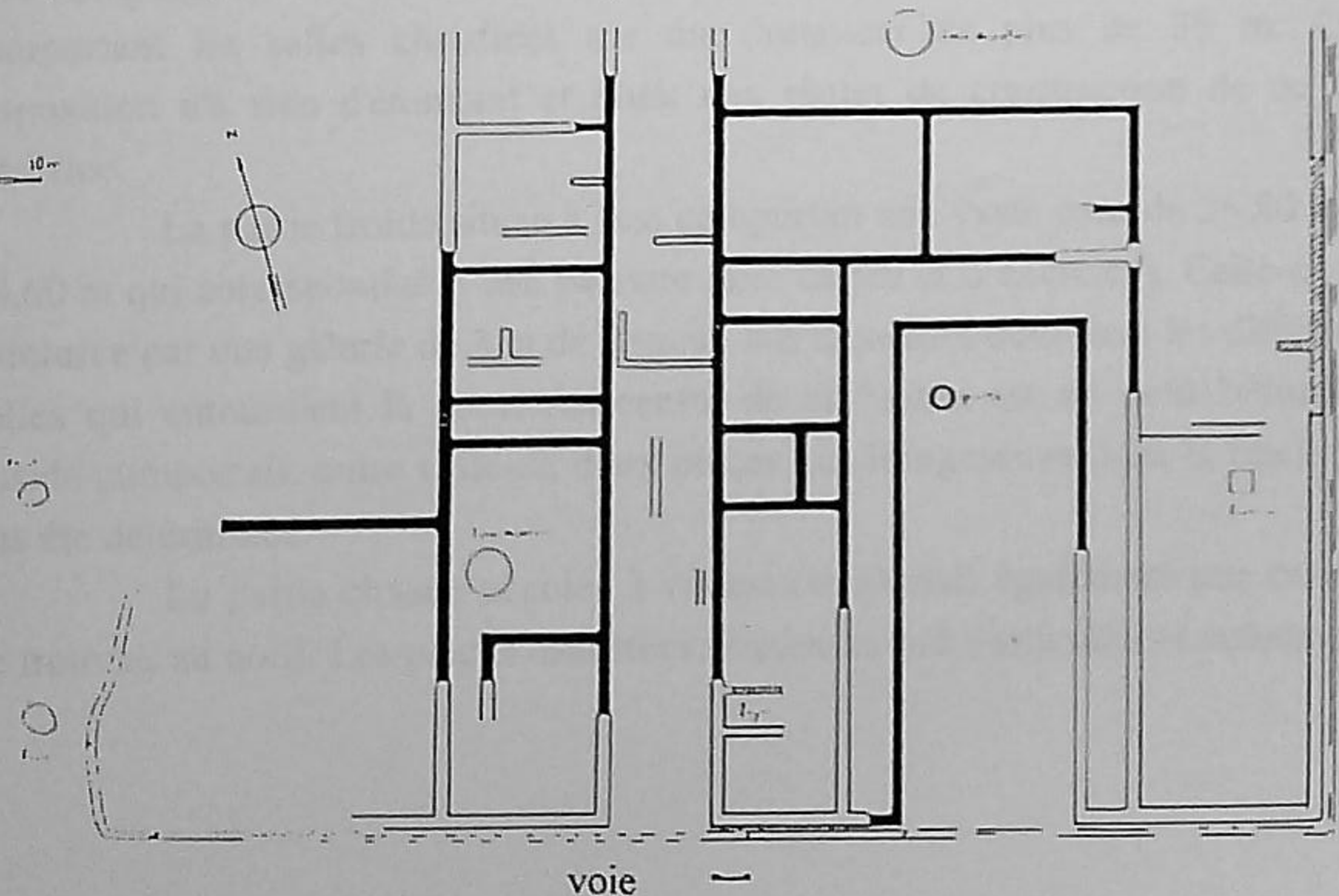
Figure 3



rue C. Mulon

Maison antonine (II siècle ap J-C.)

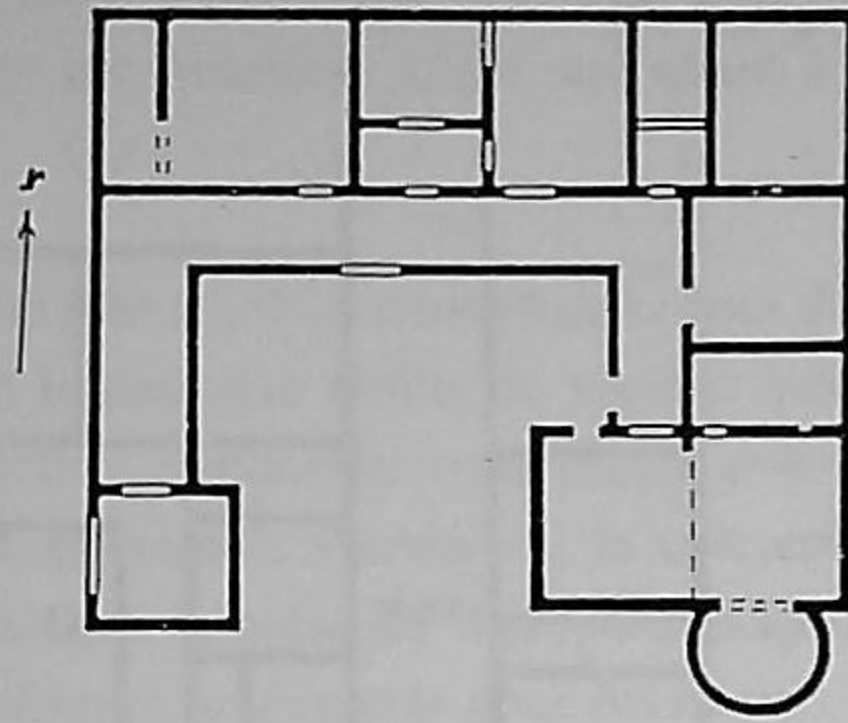
Figure 5



Rue C. Mulon

voie

voie



Un habitat urbain à Silchester (Grande Bretagne)

maisons. Tout le nouvel ensemble a gardé la même physionomie pendant les temps qui ont suivi.

L'édifice thermal public

La mise au jour d'un bâtiment thermal public (figure 5) qui remplaça l'habitat dans ce quartier fut également une découverte nouvelle dans le domaine de l'archéologie des villes antiques de Bretagne. S'il ne restait plus que des fondations de l'édifice, le sous sol d'une grande salle sur hypocauste et une petite pièce carrelée circulaire plus basse que le reste des pièces étaient parvenus jusqu'à nous. La fouille porta sur les trois quarts du monument, le quart nord-ouest étant totalement détruit ou sous la parcelle voisine.

Sous la Tétrarchie (268 à 284 de notre ère) ou dans les toutes premières années du IV^e siècle, une politique de restructuration totale de ce quartier a vu le jour. L'ensemble des constructions domestiques furent rasées et la voirie conservée. On édifia à leurs places un vaste bâtiment public thermal qui devait se situer à l'ouest du forum d'après le plan de la ville antique observé par avion par L. Langouet en 1976. Comme on peut l'observer sur le plan des thermes, une partie des fondations de la *domus* a été réutilisée et la cour après comblement du puits fut incluse dans le nouveau projet architectural.

Les substructions qui furent dégagées montrent que le bâtiment s'étendaient le long de la rue nord-sud située à l'est sur une longueur de plus de 75 m vers l'ouest et en largeur sur plus de 45 m. La circulation dans ce vaste édifice était probablement d'est en ouest. Il se divise en deux grands ensembles, l'un à l'est comportant les salles froides, sur une longueur de 39 m, l'autre à l'ouest, comportant les salles chauffées sur une longueur de plus de 38 m. Cette disposition n'a rien d'étonnant et obéit aux règles de construction de ce type d'édifice.

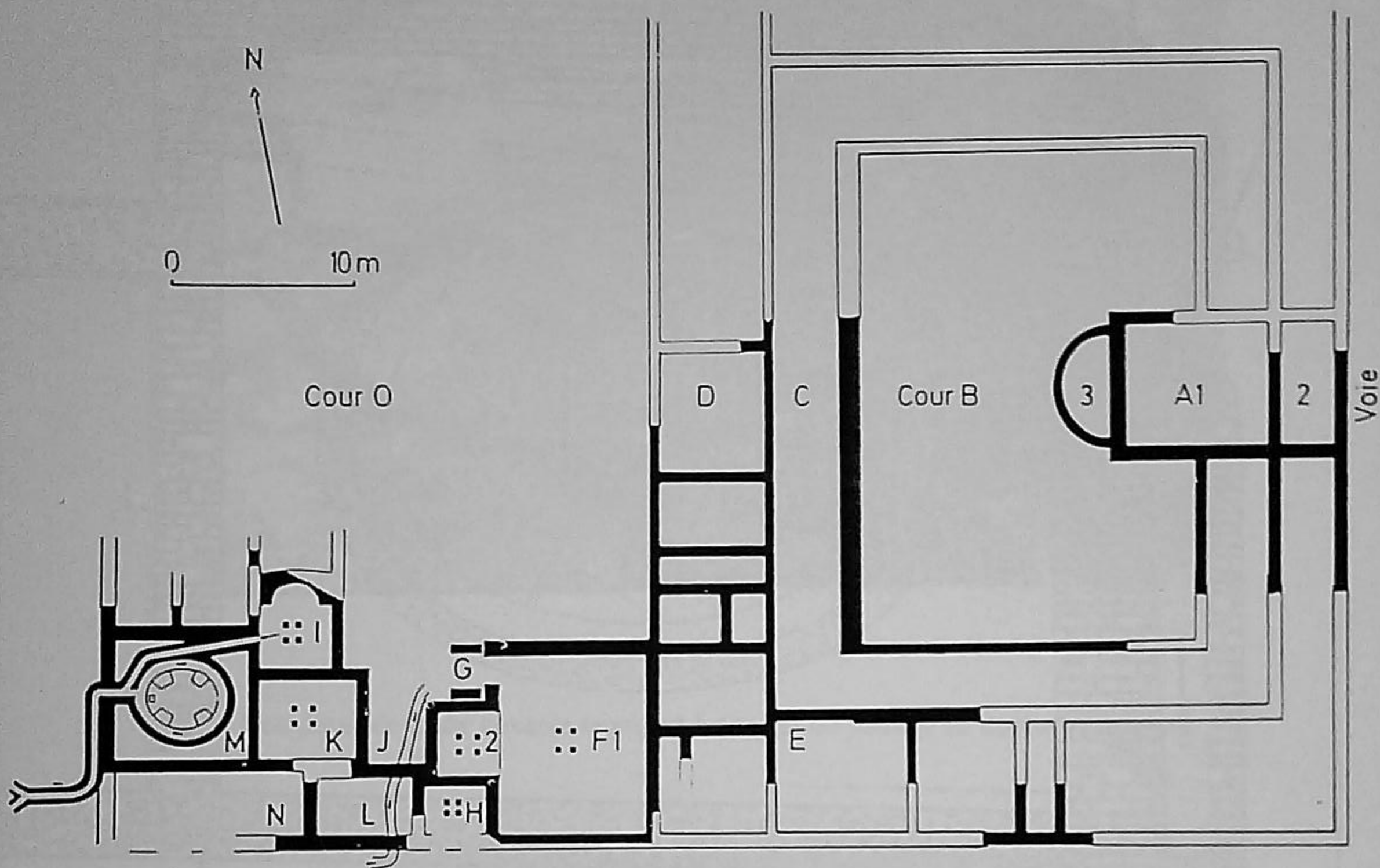
La partie froide située à l'est comportait une vaste cour de 26,80 m sur 18,60 m qui correspondait à une palestine (aire de jeu et d'exercice). Celle-ci était ceinturée par une galerie de 3 m de largeur, sur laquelle s'ouvraient les différentes salles qui entouraient la cour. Au centre de la façade est un petit bâtiment à abside comportait, outre celle-ci, deux pièces quadrangulaires dont la finalité n'a pas été déterminée.

La partie chaude accolée à l'ouest comportait également une cour qui se trouvait au nord. Les pièces chauffées situées au sud s'articulaient autour d'une

salle de chauffe où nous trouvions un important *praefurnium* qui alimentait à l'est un vaste *caldarium* de 9,55 m sur 8,35 m et son bain chaud de 3,40 m de côté (figures 1 et 6). Ils étaient décorés de stucs moulurés et de stucs peints en faux marbre. Du côté ouest un ensemble de trois salles présentait deux petites pièces chauffées, dont une avec abside et évacuation d'eau. Nous avons probablement affaire ici à un autre bain chaud et une salle chaude. Une troisième de plus grande taille située à l'ouest comportait un bassin surbaissé ovale et dallé (figure 7). Quatre massifs maçonnés de 1,00 m sur 0,70 m et parementés d'ardoise se répartissaient uniformément le long de la paroi du bassin (figures 8 et 9). A l'extrémité ouest du dallage entre les deux massifs de maçonneries une cavité de 0,40 m sur 0,25 m et 0,10 de profondeur et parementée de réglettes de calcaire pourrait correspondre à l'encastrement de la base ou du socle d'une statue. Une rigole périphérique rejoignait vers l'ouest le canal d'évacuation du bain chaud à travers le mur ouest. Aucune explication très claire n'avait été donnée de cet aménagement. On serait tenté aux vues des recherches récentes de voir ici un *labrum* carré comportant en son centre une partie surbaissée ovale carrelée avec quatre bornes supportant des vasques permettant de s'ablutionner, le carrelage surbaissé récoltant les éclaboussures qui s'écoulaient ensuite dans le canal périphérique. Les deux petites pièces dont on a eu l'amorce immédiatement au nord du *labrum* étaient probablement deux salles de préparation. Trois salles situées au sud du *labrum*, des salles chaudes et de la chaufferie, étaient des locaux que l'on n'a pas pu expliquer du fait de leur dégradation. La plus à l'est comportait un hypocauste peut-être lié au grand *caldarium* ouest. Les deux autres n'ont pu être interprétées. Dans l'état actuel des recherches on ne peut rien dire de plus de l'histoire et du fonctionnement de ce monument si ce n'est que la partie ouest de la partie chaude dans le secteur du *labrum* a subi des remaniements à l'époque de l'empereur Constantin (312-357).

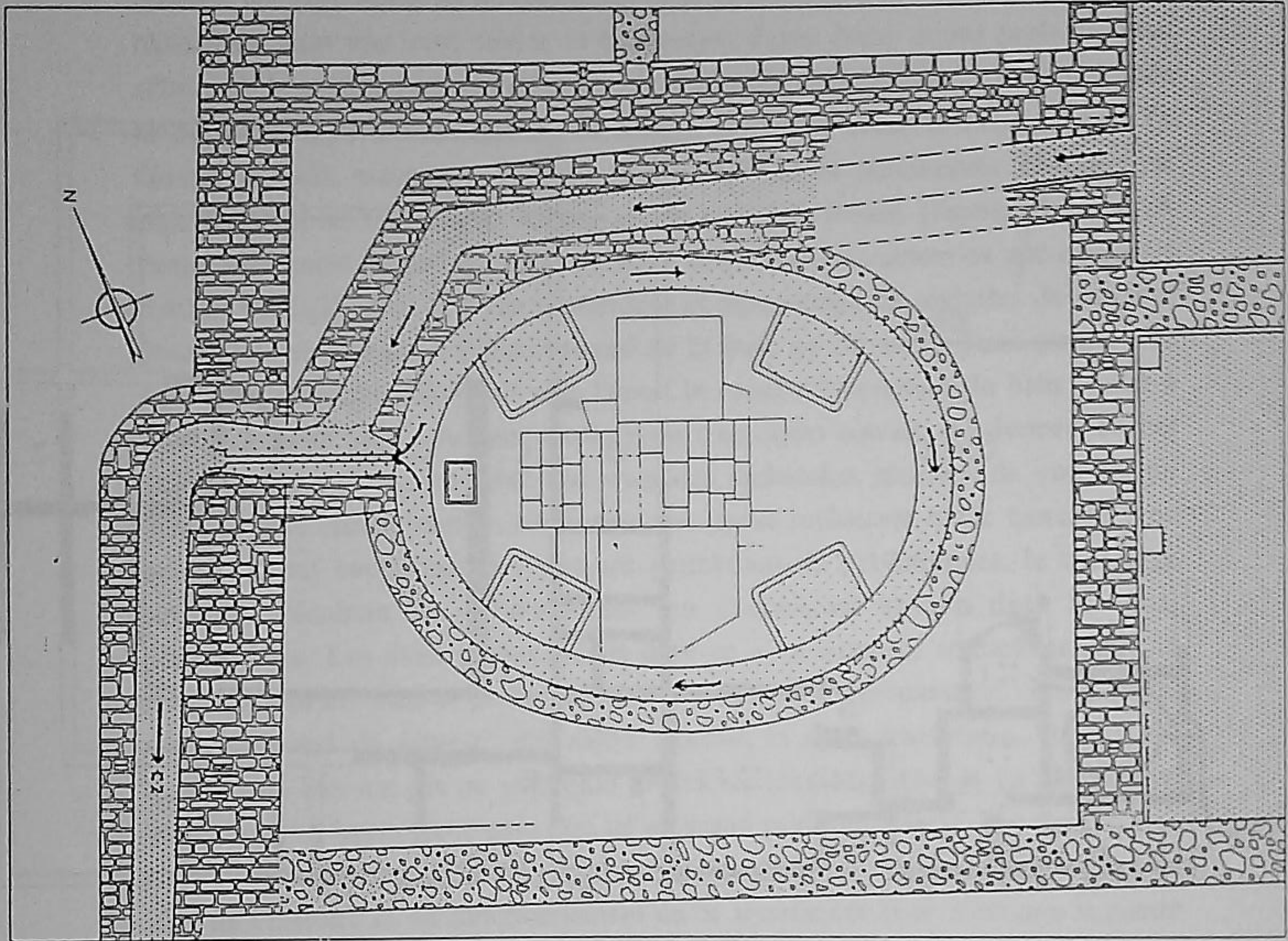
Décoration et commémoration publique

Ces grands thermes publics s'ornaient de fresques et de décors en calcaire et ardoise dont des fragments ont été retrouvés et sont présentés dans le musée actuel. Outre ces décors le bâtiment s'ornait d'une inscription sur marbre dédiée à un coriosolite du nom probable de Canius qui se rendait en tant que délégué au Conseil des Gaules à Lyon, Conseil dont il devint le président avec le titre de "Prêtre de Rome et d'Auguste". Cette plaque est peut être la marque de l'évergétisme de ce grand personnage vis à vis de ce monument public.

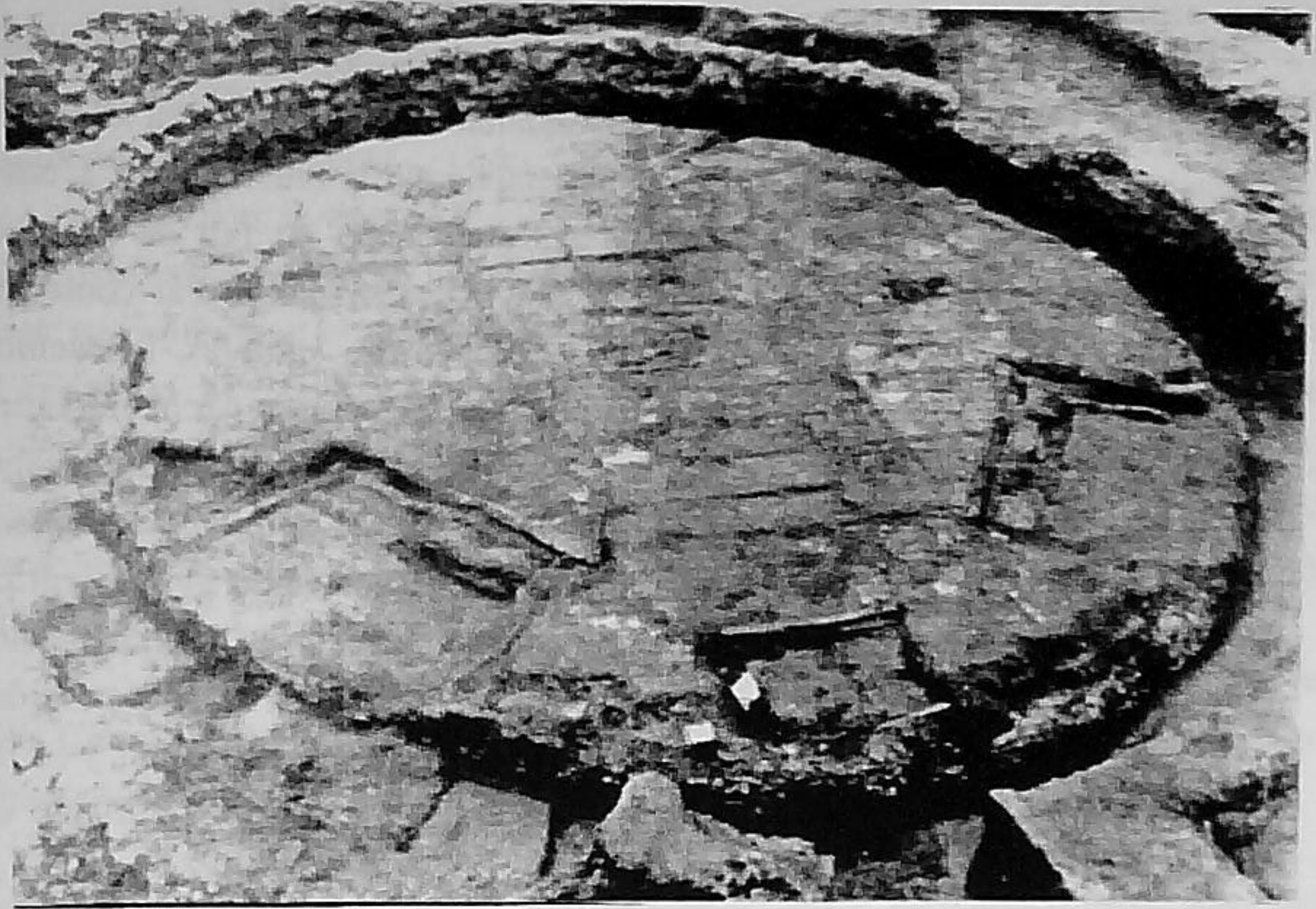
Plan d'ensemble des thermes publics des III-IV^e siècles après J-C.

La partie froide comporte à l'est une cour B entourée d'une galerie C qui dessert les pièces périphériques (A1 A2 A3 , D et E). L'ensemble s'ouvre à l'est sur une voie nord-sud.

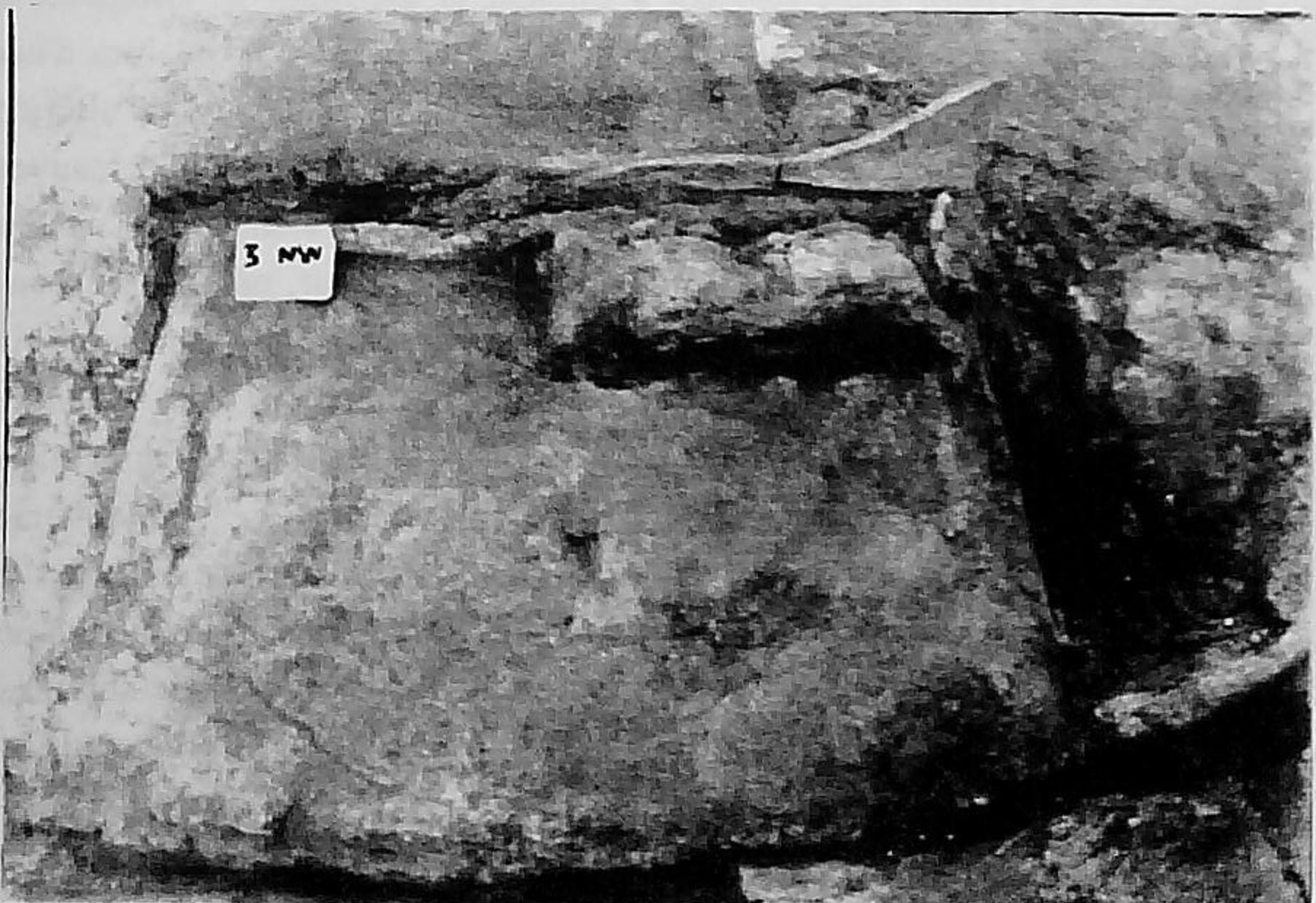
À l'ouest une cour dessert les salles chaudes réparties autour d'une chaufferie J . À l'est de celle-ci nous trouvons le praefurnium G qui chauffe les salles chaudes (caldarium) F1 et F2 . À l'ouest nous trouvons les salles chauffées I et K et la salle M avec son bassin et ses consoles. la pièce I était probablement un bain. L'agencement des salles N L et H est mal défini.



Vue d'ensemble de la salle M et de son bassin surbaissé. On observe l'empreinte des dallages et l'emplacement des quatre consoles supportant des vasques



Vue détaillée d'une console montrant les restes de placage de marbre verticaux.



Les conséquences de l'Opération Champ Mulon

Après les fouilles du Champ Mulon l'activité archéologique se déroula suivant deux axes.

Dans un premier temps la Société Archéologique et la Direction des Antiquités Historiques de Bretagne consolidaient le Champ Mulon avec l'aide de monsieur Henri Jan, employé communal détaché par la municipalité. L'ensemble des substructions du bâtiment thermal était rebouché du fait de sa mauvaise conservation et de sa mauvaise lisibilité par le grand public. Par contre étaient mis en valeur les deux habitats urbains et les voiries antiques. L'ensemble fut aménagé ensuite en jardin public. Parallèlement la Société Archéologique avec les conseils techniques de la Direction des Antiquités profitait du déménagement de la mairie dans les nouveaux locaux actuels pour refondre totalement son musée et présenter les résultats des fouilles du Champ Mulon qui avaient permis de soulever un coin du grand voile de mystères qui recouvrait le chef-lieu de la cité des Coriosolites. Une entreprise spécialisée dans la restauration des monuments historiques, la société Moullec de Lamballe, consolida à la fin des années 70 et au début des années 80 les maçonneries de la *domus* qui se dégradaient de nouveau.

L'administration de son côté classait parmi les Monuments Historiques le site du Champ Mulon le 31 août 1990. Monsieur M. Batt de la Direction des Antiquités se chargea de mener à bien cette mission.

A la suite des fouilles et profitant de la sécheresse de 1976 des prospecteurs aériens s'intéressèrent à Corseul et monsieur L. Langouët mis en évidence les remarquables traces de la ville antique sur des dizaines d'hectares. Celles-ci furent complétées par le Colonel Andlauer lors de survols ultérieurs. Un effet boule de neige s'ensuivit dans le domaine des interventions de sauvetage et depuis 1976 plusieurs interventions ont lieu annuellement. Pour canaliser ce développement subit, monsieur M. Barrere, conservateur, mit sur pied en 1981-83 un zonage archéologique dans le cadre du Plan d'Occupation des Sols de la commune. Par la suite messieurs F. Fichet de Clairfontaine, puis Y. Menez, tous deux conservateurs, créèrent avec l'aide de l'État et des diverses collectivités, un dépôt de fouille avec un personnel à plein temps. Le fonctionnement de l'ensemble est assuré par la commune qui reçoit une très grosse aide de l'État, de la Région, du Département et de la Communauté de Communes. Tout ceci permet de mener sereinement l'activité de fouille et de sauvetage sur l'ensemble de la commune. La réalisation et la mise en place de ces différents outils s'étala

sur plus d'une dizaine d'années avec l'appuis des responsables successifs du Service Régional de l'archéologie, messieurs M. Clément et M. Vaginay.

Parallèlement à cette action administrative et archéologique de l'État, la Société Archéologique mène une activité d'animation autour de son musée, des vestiges du Champ Mulon, du Temple de Mars, et des divers autres sites par le biais de visites guidées.

Dans le domaine scolaire, le site bénéficie de la visite de nombreux établissements extérieurs, alors que localement la demande est timide. Depuis 3 ans, un professeur « relais archéologie », M. Paul Henry, reçoit et coordonne avec l'appui de M. Antoine Gauttier, secrétaire de la Société Archéologique des matinées culturelles préparées pour les élèves encadrés de leurs professeurs.

Un dossier « élève-professeur » peut être adressé à la demande des enseignants, la prospection étant assurée auprès des établissements par l'Académie.

Dans le domaine universitaire des travaux se sont déroulés sur le site du Champ Mulon puis sur l'ensemble des autres sites étudiés. Les personnes intéressées en trouveront ci-après la liste.

Ainsi donc l'opération Champ Mulon fut déterminante dans la naissance de l'archéologie à Corseul mais aussi de l'archéologie des villes antiques en Bretagne. En effet, Quimper, Rennes, Vannes et Carhaix lui ont depuis emboîté le pas.

Jean-Pierre BARDEL

Service Régional de l'Archéologie

Crédit Photographique :

Tous les clichés sont de monsieur B. Chiche et reproduits avec l'aimable accord de leur auteur.

Illustration graphique :

Les dessins sont de J.P. Bardel, B. Chiche, J.C. Faure.

Bibliographie

Les lecteurs souhaitant découvrir de plus près les travaux du Champ Mulon trouveront en bibliothèque les revues Gallia, Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest et Archeologia. En ce qui concerne les travaux universitaires ceux-ci sont déposés à la bibliothèque de l'Institut de Recherches Historiques sur les Sociétés de l'Ouest, 4 place Saint Melaine. 35000 Rennes. Tél. : 99 63 27 77. La Bibliothèque du Service Régional de l'Archéologie possède la plupart des ouvrages et les rapports de fouilles qui sont consultables sur place uniquement (Service Régional de l'Archéologie, avenue des Buttes de Coesmes . Beaulieu 35700 RENNES. Tél : 99 84 59 15).

La diffusion et la vente par correspondance de Gallia sont assurées par CNRS Editions, 20-22 rue Saint Amand. - F- 75015 Paris. Tél : (1) 45 33 16 00 - Fax : (1) 45 33 92 13 - Téléx : 200 356 f

La diffusion et la vente des Annales de Bretagne se fait à la revue: Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest. Université de Rennes 2 - Haute Bretagne. 6 avenue Gaston Berger 35000 Rennes. Tél : 99 14 10 00

La revue Archeologia se trouve chez les distributeurs habituels de revues.

Les suppléments et les dossiers du Ce.R.A.A. sont distribués par le Centre Regional Archéologique d'Alet, rue de Gaspé, B.P. 60, 35413 Saint Malo Cedex. Tél :99 82 63 73.

Le bulletin de la Société Archéologique des Jeunes "Budes" des Côtes du Nord, est épuisé et n'existe plus depuis la dissolution de l'association à la fin des années 70.

Liste des articles concernant le Champ Mulon :

BOUSQUET J. Informations Archéologiques. Circonscription de Bretagne. Gallia XXVII-2. 1969 pp 248 251.

BOUSQUET J. Informations Archéologiques. Circonscription de Bretagne. Gallia XXIX-2. 1971. pp 239 240.

BOUSQUET J., Inscriptions Latines de Corseul, Gallia XXX-2. 1972 . pp 284 288.

CHASTAGNOL A., Chroniques : Les travaux sur l'Armorique Antique à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Rennes, Annales de Bretagne. LXXIII-1, mars 1966. pp 202 205.

CHICHE B., Les fouilles du Champ Mulon, Bulletin de la Société Archéologique des Jeunes "Bude" des Côtes du Nord, II, 1969.

CHICHE B. Corseul, Capitale des Coriosolites, Archeologia, 47, juin 1972, pp.58.68.

CHICHE B., Observations sur les céramiques gallo-romaines de Corseul et Plémy, Annales de Bretagne, LXXVI, 1969, pp. 214-228.

GUENNOU G., La cité des Coriosolites, dossiers du CE.R.A.A., D-1981

LANGOUET L., Les Coriosolites un peuple armoricain de la période gauloise à l'époque gallo-romaine, supplément aux dossiers du CE.R.A.A., 1988

Liste des travaux universitaires prenant en compte le Champ Mulon :

CHICHE B., Corseul, d'après les fouilles récentes, mémoire inédit de D.E.S Histoire, université de Haute Bretagne, Rennes 1973. (Réf Bibliothèque de l'Institut Armoricaïn : MH. 0835-1 et 2)

GUENNOU G., La cité des Coriosolites, mémoire de D.E.S. Histoire, Faculté des lettres et sciences humaines de Rennes , Rennes 1965. (Réf Bibliothèque de l'Institut Armoricaïn : MH O9O4)

LECLOIREC G., Bronzes antiques de Corseul, mémoire inédit de Maîtrise en Histoire de l'Art et Archéologie, université de Haute Bretagne Rennes 2, Rennes 1994.

MAU C., Céramique Sigillée de Corseul, mémoire de D.E.A. Histoire, université de Haute Bretagne, Rennes 1985. (Réf Bibliothèque de l'Institut Armoricaïn : TH 0128)



UN MOULAGE D'UNE TÊTE MASCULINE AU MUSÉE DE CORSEUL



Fig. 1 : Dessin Yvonne Huet

**UN MOULAGE D'UNE TÊTE MASCULINE
AU MUSÉE DE CORSEUL (Côtes d'Armor)**

J.-Y. ÉVEILLARD*

Dans notre démarche qui consiste à inventorier systématiquement et à faire connaître les sculptures en pierre de Corseul, nous nous sommes intéressé à une petite tête qui faisait partie de la collection du Frère Ricordel. Elle ne semble pas avoir jusqu'ici retenu beaucoup l'attention, bien qu'elle figure dans le dépliant publicitaire du Musée de la Société archéologique, dessinée par Y. Huet (fig. 1), et qu'elle soit présentée sur les cartes postales comme étant une « tête de Jupiter ». Contrairement à une opinion couramment répandue, il s'agit non pas d'un original mais d'un moulage en plâtre, dont l'étude soulève d'assez nombreuses questions.

DE PROVENANCE INCERTAINE

Cet objet de dimension réduite (hauteur 10,5 cm) est exposé dans une vitrine de la salle réservée à la collection du Frère Ricordel. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer cet ensemble réuni pendant les années où le Frère enseigna à l'école privée de Corseul, de 1942 à 1954¹. Malheureusement nous n'en possédons aucun inventaire complet et nous ne sommes guère renseignés sur l'origine des pièces, excepté celles qui furent récupérées lors de la fouille d'un puits dans la cour de l'école en 1947 et qui ont été placées dans une vitrine spécifique. G. Guénou énumérant en 1965 les objets conservés au musée ne mentionne pas cette tête² ; mais à cette date une partie de la collection du Frère Ricordel se trouvait à la maison de sa congrégation mère, à Ploërmel, et elle n'en fut ramenée que dans les années 1980. Seule une petite étiquette retrouvée par Me S. Guidon semble bien s'y rapporter ; on y lit en effet, écrit à l'encre rouge : « *Moulage de la tête de Corseul* ». On peut penser que le Frère Ricordel qui s'efforçait de rassembler le plus grand nombre possible d'objets dignes d'intérêt, obtint le prêt de l'original et qu'il en fit, ou qu'il fit faire, une reproduction en plâtre avant de le restituer à son propriétaire. Aujourd'hui, cet original se trouve peut-être encore dans une collection locale et le présent article nous donne l'occasion de lancer un appel afin qu'il nous soit permis de l'examiner.

* Centre de Recherche Bretonne et Celtique (URA 374 du CNRS). Université de Bretagne Occidentale, Brest.

1. J.-Y. ÉVEILLARD, Deux chenets à tête de bélier inédits au Musée de Corseul, *Patrimoine, Bulletin de la Société Archéologique de Corseul*, IX, 1995, p. 25.

2. G. GUÉNOU, *La cité des Coriosolites*, Dossiers du Ce.R.A.A., 1981, p. 33.

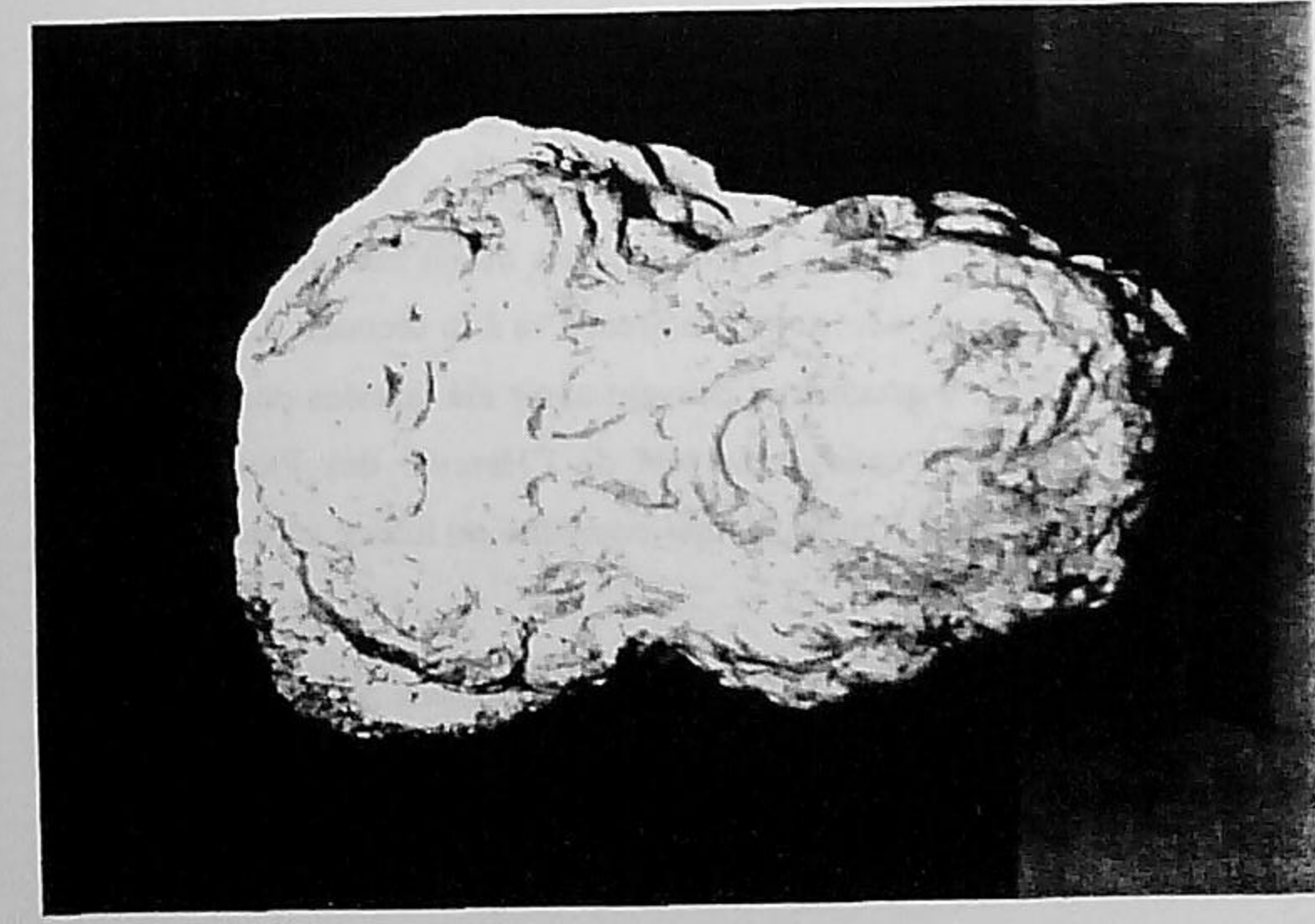


Fig. 2 : Moulage de la tête masculine
du Musée de Corseul
Vue de face

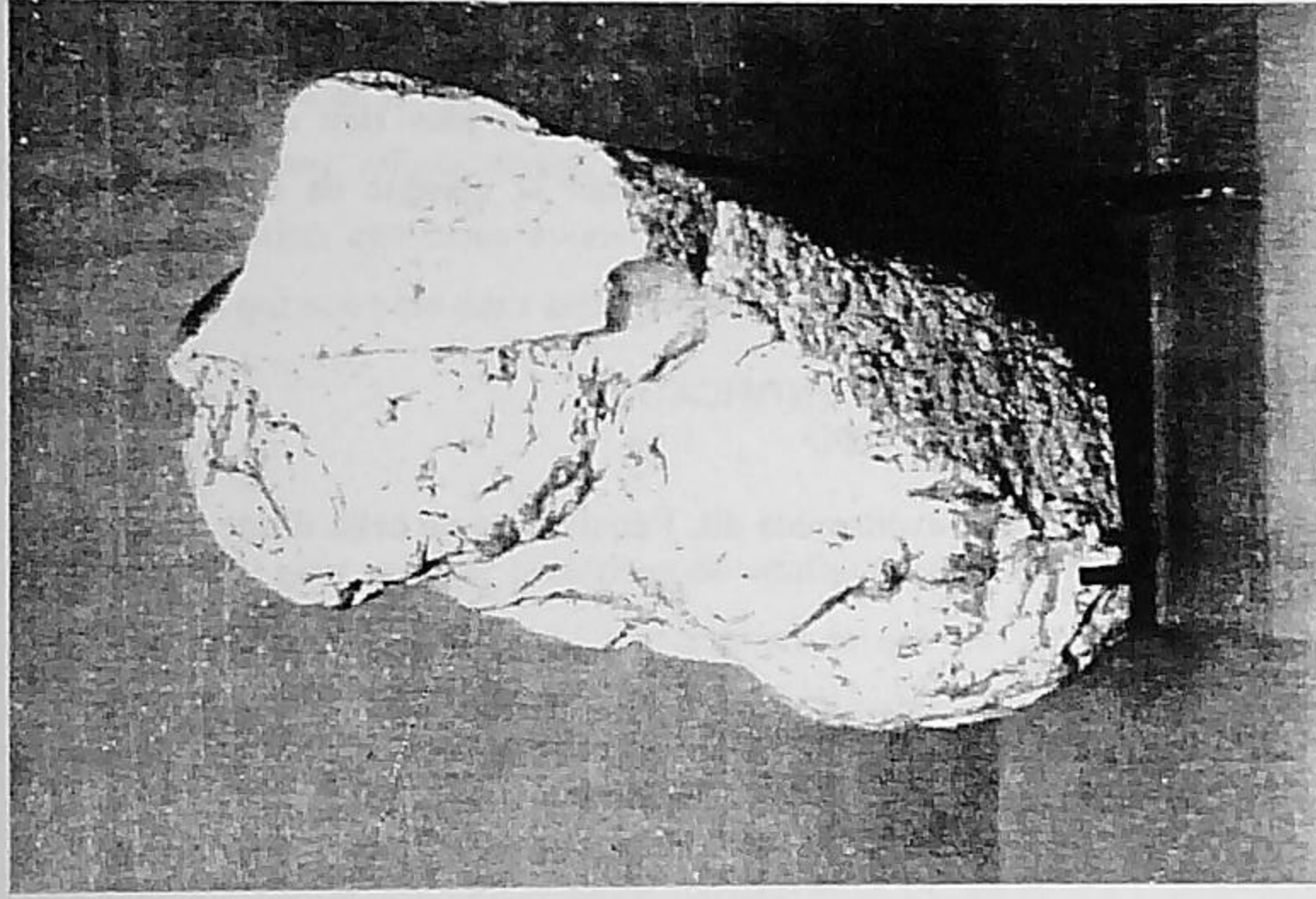


Fig. 3 : Profil gauche

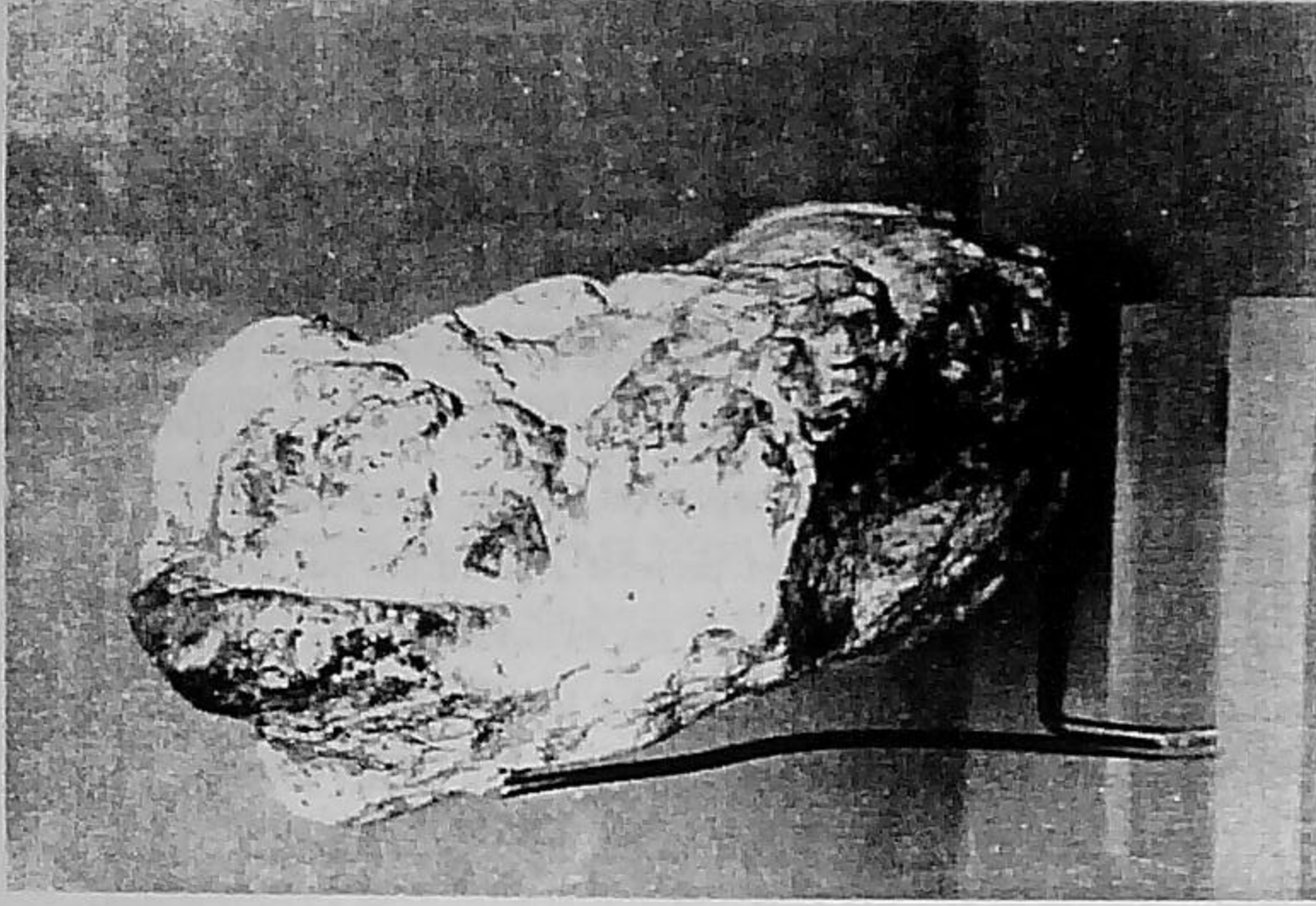


Fig. 4 : Profil droit

A défaut de renseignements sur les circonstances et le lieu de la découverte, la forme de la sculpture peut nous éclairer sur son emplacement et son utilisation originels. En effet, on remarque sur les photographies de face et de profil (fig. 2, 3 et 4) que le visage se détache comme un masque d'un fond plus ou moins plat. Celui-ci est particulièrement net en haut à gauche ; il était plus important à droite, avant que le moulage ne soit endommagé à cet endroit. L'examen attentif que nous avons fait nous a appris que l'objet tel qu'il est présenté aujourd'hui sur son support métallique n'est pas vu sous le bon angle. A l'origine il n'était pas incliné mais vertical. Dans cette position, on retrouve, prolongé vers le bas à la hauteur de la barbe, le même fond et l'on constate alors que le relief avait une profondeur constante voisine de 3 cm. Bref, il ne fait guère de doute que ce masque barbu faisait partie d'un bas-relief auquel il aura été arraché. C'est ce que confirme la forme des cassures au revers, qui ne peuvent être celles d'une ronde-bosse dont seul l'arrière aurait été brisé. Il semble bien que cet arrachement ait été intentionnel et qu'il ait été effectué avec beaucoup de précautions, afin de préserver l'intégralité du visage. Enfin, il est pratiquement impossible de déterminer la nature du support puisqu'il ne subsiste plus rien de la surface environnante. Peut-être s'agissait-il d'un autel sur lequel figurait le masque de la divinité à laquelle il était consacré ?

DESCRIPTION ET IDENTIFICATION

La tête est d'assez petite dimension, avons-nous dit, l'équivalent de celle d'une statuette qui atteindrait environ 70 cm de hauteur.

Les mesures sont les suivantes :

Hauteur : 10,5 cm

Largeur : 6,5 cm

Profondeur totale : 6,5 cm

Profondeur du relief : environ 3 cm

On appréciera immédiatement la finesse du travail, remarquable dans le dessin des traits du visage ainsi que dans celui des mèches de la chevelure et de la barbe. Puisque l'on a vraisemblablement affaire à un bas-relief, le matériau ne peut avoir été du bronze ni même de l'argile cuite. Nous penchons pour une pierre à grain fin, un calcaire ou un marbre. Comme les reliefs ont bien résisté, exceptée une cassure au nez, notre préférence va à la seconde. C'est ce que pourraient confirmer de fines stries en haut à gauche qui peuvent avoir été laissées par une lime. D'autre part, la facture est assez proche de celle de la tête de l'Hercule des Plomarc'h en Douarnenez, conservé au Musée de Bretagne à Rennes, ce qui constitue un indice supplémentaire en faveur du marbre.

Le masque est celui d'un personnage masculin, d'âge mur, chevelu et barbu. La chevelure abondante est dissymétrique, formée de boucles qui descendent assez bas sur le front et couvrent

les oreilles. Les arcades sourcilières retombent de chaque côté. Les yeux sont profondément enfoncés dans les orbites. Les paupières sont délicatement dessinées. Le nez a été mutilé. La lèvre supérieure est cachée par une moustache en arc de cercle à l'intérieur duquel s'inscrit la lèvre inférieure. Le bas des joues et le menton disparaissent sous une barbe longue et fournie, en mèches désordonnées.

Il émane au total de ce visage à la fois une bonhomie paternelle et un air majestueux. Ce sont là des caractéristiques qui conviennent à une divinité comme Jupiter. Rappelons que c'est la première interprétation qui semble avoir été donnée. Cette tête barbue rappelle aussi les représentations du dieu Océan ou encore de dieux fleuves, dont l'iconographie romaine sous toutes ses formes (sculptures, peintures, mosaïques...) offre de multiples exemples. Enfin, il nous a paru intéressant de faire le rapprochement avec une tête en marbre trouvée à Nîmes en 1954³ (fig. 5). Haute de 28 cm, elle couronnait un hermès. C'est celle d'un personnage barbu, ceint d'un bandeau. Selon J. Jannoray, elle « porte tous les traits d'un réalisme inspiré par quelque modèle alexandrin » et le même auteur y voit « le portrait héroïsé de quelque penseur ou philosophe, plutôt qu'une effigie divine, de Zeus Sérapis ou d'Asclépios »⁴. Ce n'est pas tant pour cette identification que nous avons fait la comparaison que pour les ressemblances entre les deux visages qui nous ont paru assez grandes, même s'il existe aussi des différences.

CONCLUSION

Il peut sembler hasardeux de vouloir prendre en compte un objet archéologique alors que l'on sait peu de choses de ses origines et que de surcroît celui-ci est un moulage moderne. Cependant, une fois émises ces réserves initiales, l'examen attentif que nous en avons fait nous amène à conclure avec vraisemblance qu'il s'agit de la reproduction d'une petite tête en marbre trouvée à Corseul. Elle était sculptée en relief, soit isolément, soit comme élément d'un décor plus complexe. L'incertitude persiste sur l'identité du personnage représenté, mais l'assimilation avec Jupiter est plausible. Fabriquée dans un matériau exogène, cette tête constitue désormais un témoignage supplémentaire de l'importation d'œuvres d'art depuis les ateliers méditerranéens vers l'Armorique romaine, et plus particulièrement vers le chef-lieu des Coriosolites. Dans le décor sculpté de la ville, elles voisinaient avec des œuvres élaborées sur place dans des matériaux locaux tel que le granite.

Jean-Yves EVEILLARD

Centre de Recherche bretonne et celtique
Université de Bretagne Occidentale Brest

3. J. JANNORAY, Informations archéologiques, *Gallia*, XII, 1954, fasc. 2, p. 425, pl. I.

4. *Idem*, *ibidem*.



Fig. 5 : Tête en marbre d'un personnage héroïsé
ou divin, trouvée à Nîmes en 1954

TROIS MONNAIES INÉDITES
DU YAUDET EN PLOULEC'H (22)



Bronze de Ptolémée
III^e siècle avant J.-C.

Patrick GALLIOU
(Centre de recherches bretonne et celtique, Brest)

TROIS MONNAIES INEDITES DU YAUDET EN PLOULEC'H (22)

Le promontoire du Yaudet en Ploulec'h, dont les vestiges archéologiques et l'importance historique ont à tel point frappé le regard et l'imagination des Bretons depuis le Moyen Age qu'ils le mentionnèrent dans les premières histoires de la province¹ et en firent la mythique *Lexobie*, siège des premiers évêques du Trégor², a été, au fil des siècles, le lieu de nombreuses trouvailles. L'examen des mobiliers archéologiques ainsi recueillis permet de conforter et de préciser les résultats des fouilles qu'y mène une équipe franco-anglaise depuis 1991³. Les trois monnaies présentées ci-dessous, loin d'être de banales découvertes fortuites, rendent de la sorte plus insistantes encore certaines des questions que nous nous posons sur la nature et l'occupation de ce site, de l'Age du Fer au Moyen Age.

1) BRONZE DE PTOLEMEE

Passionné d'histoire et d'archéologie locales, l'abbé François-Marie Daniel (1814-1875) nous a laissé quelques publications consacrées à la région de Rostrenen⁴ et un carnet manuscrit où il consignait, en particulier, les trouvailles archéologiques faites dans sa contrée d'adoption ou dans son Trégor natal⁵. Grâce à l'amitié de Jean-Pierre Pinot, Professeur de géographie de la mer à l'Université de Bretagne Occidentale, qui en prépare l'édition, nous avons pu avoir connaissance des parties de ce recueil concernant le site du Yaudet.

Ainsi, au bas de la page 117, séparé du texte par une ligne ondulee, voit-on le dessin un peu malhabile du droit et du revers de trois monnaies antiques. Deux de ces monnaies sont manifestement des deniers républicains, mais rien dans cet encart ou dans le texte ne permet d'en connaître l'origine. La troisième est ainsi décrite: « Médaille égyptienne trouvée au Guédoet en 1840. Ptolémée, frère de Cléopâtre. ». Comme le montrent d'autres découvertes recensées dans le carnet de l'abbé Daniel, le « Guéodet » en question est bien celui que nous connaissons aujourd'hui sous le nom du Yaudet en Ploulec'h⁶ et non l'un des autres « Guéodet » de Bretagne⁷. Il est possible que cette monnaie ait figuré, comme tant d'autres trouvailles faites sur ce site, dans

1. Pierre le Baud, *Histoire de Bretagne* (1505), 1638, p. 18; D'Argentré, *Histoire de Bretagne*, 1582, p. 63.

2. Dans les Vies de saint Tugdual, en particulier.

3. Cf. en dernier lieu: P. Galliou, B. Cunliffe, *Ploulec'h: Le Yaudet. Fouille programmée. Rapport 1991-1995*, Brest, 1995, 183 p.; B. Cunliffe, P. Galliou, *Le Yaudet, Ploulec'h, Côtes-d'Armor, Brittany. An Interim Report on the Excavations of 1991-4*, *The Antiquaries Journal*, vol. 75, 1995, p. 43-70.

4. F. Daniel, La baronnie de Rostrenen, *Annuaire des Côtes-du-Nord*, 1867, p. 1-6, 70-71.

5. Né à Ploumilliau, l'abbé Daniel en fut le recteur pendant de longues années.

6. Ce nom fut très diversement orthographié au fil des siècles: *Cozqueondet* en 1505, *Cozqueoudet* en 1582, *Coz-Gueaudet* en 1636, *Cozguiaudet* en 1756, *Cozgueuded* en 1777, *Coz-Gueaudet* en 1837, *Cozgueodet* en 1847, *Koz-Guédoet* en 1866, etc.

7. Une rue du Guéodet existe à Quimper, des lieux-dits le Guédet sont signalés à Larré (Morbihan) et à Lanrivain (Côtes-d'Armor) une chapelle N.D. du Guéodet se trouve près du lieu-dit Le Yaudet.

la collection du célèbre érudit lannionais Jean-Marie de Penguern, si l'on en croit la brève mention qui en est faite dans le *Traité des monnaies gauloises*, d'Adrien Blanchet (1905)⁸.

Si l'on se fie au dessin de F. Daniel, la monnaie ici représentée a environ 15mm de diamètre, et, comme le montre la petite cupule centrée au milieu du droit - elle servait à fixer le flan lors de la frappe - nous avons là un bronze plutôt qu'une pièce d'argent⁹.

Au revers, la légende ΓΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, derrière laquelle court à gauche un arc constitué de douze points, entoure un aigle vu de trois-quarts. Le dessin n'est pas suffisamment soigné pour que nous puissions savoir si d'autres signes (marque d'atelier, différent, etc.) y ont été aussi figurés. Le droit montre une tête aux cheveux retenus par un *diadema*, accolée de l'arc d'une ligne perlée à gauche.



Si cette monnaie est de toute évidence celle d'un des souverains lagides, d'origine macédonienne, qui régnèrent en Egypte entre -323 et -30, le dessin de Daniel n'est pas suffisamment précis pour que nous puissions reconnaître à coup sûr quel est le Ptolémée ici représenté, tant les types monétaires des douze rois lagides sont semblables. Disons seulement que le portrait le plus voisin est celui de Ptolémée I Soter (323-285) dont le règne fut marqué par une remarquable floraison intellectuelle, la frappe de cette monnaie se situant vraisemblablement entre -300 et -283¹⁰.

On s'étonnera vraisemblablement de la trouvaille d'une monnaie lagide dans un point aussi éloigné du delta du Nil que Le Yaudet, et l'on sera sans doute tenté d'y voir l'effet du manque criant de petit numéraire qui, au début de l'Empire romain, contraignit les habitants de celui-ci à utiliser des monnaies de bronze de provenances très diverses¹¹. La présence des trois monnaies d'Afrique du Nord découvertes au Yaudet vers

8. P. 182: «Deux pièces de Micipsa et trois de Panorme auraient été recueillies au Jeaudet (Ploulec'h) (Côtes-du-Nord) et aussi une monnaie de Ptolémée, non loin de là. (Note prise dans les papiers de M. de Penguern, communiquée par M. A. de Barthélémy). »

9. Je dois cette remarque à Y. Coativy, que je remercie.

10. Je dois ce renseignement à M. H. Kim, de l'Ashmolean Museum à Oxford, que je remercie pour son aide.

11. Cf. en particulier B. Fischer, *Les monnaies antiques d'Afrique du Nord trouvées en Gaule*, Paris, 1978.

1830¹², d'abord conservées dans la collection de Penguern, puis rachetées par J. Gaultier du Mottay, a été de la sorte attribuée à ces phénomènes de circulation secondaire, affectant alors l'ensemble de la Gaule¹³.

Il convient toutefois de noter qu'une autre monnaie des Lagides (Ptolémée V, 204-181 av.), mise au jour de l'autre côté de la Manche, à Winchester, était bien stratifiée dans un niveau de l'Age du Fer¹⁴ et ne saurait donc relever de pratiques monétaires semblables à celles que connut la Gaule augustéenne. Il est probable, comme le soulignent divers auteurs, que la monnaie de Winchester fut apportée dans l'île de Bretagne, comme d'ailleurs d'autres objets¹⁵, à la suite de « commerces », d'« échanges », ou de la circulation de mercenaires. Nous ne savons certes rien du contexte archéologique de la monnaie lagide du Yaudet, mais nous pouvons nous prendre à espérer que la poursuite de fouilles sur ce site remarquable verra la découverte d'objets semblables dans des niveaux bien datés. C'est, en tout cas, le seul site de Bretagne où se rencontrent en aussi « grand » nombre des monnaies exotiques.

2) Dupondius de Vespasien

L'abbé Le Bourdonnec, aujourd'hui en retraite, nous a montré les monnaies anciennes qu'il recueillit lors de ses promenades au Yaudet et sur les rives du Léguer. A côté de 49 *antoniniani* de frappe locale et de quelques monnaies de Louis XIII et Louis XIV, sa collection comporte un *dupondius* de bonne frappe :

D: IMP CAES VESPASIAN AVG COS IIII P P. Tête aurée à droite

R: VICTORIA AVGVSTI S.C. La Victoire, à gauche, tenant un bouclier.

Emis en 72 ap. par l'atelier de Rome, ce *dupondius* n'est certes pas une rareté numismatique, mais pose problème dans la séquence d'occupation du site. En effet, bien que J. Gaultier du Mottay ait signalé la découverte de nombreuses monnaies de bronze du Haut Empire sur le site du Yaudet¹⁶, les fouilles menées depuis 1991 ne nous ont révélé qu'une occupation limitée du promontoire à cette époque¹⁷, bien moins intense, en tout cas, que celle de la fin de l'Age du Fer¹⁸. Faut-il dès lors penser, avec Jean-Pierre Pinot¹⁹ que, dans les premiers temps de l'occupation romaine, l'habitat groupé se déplaça vers le site actuel de la ville de Lannion, ou bien alors n'avons nous pas encore, dans une fouille qui n'a, il est vrai, concerné que 2000m carrés d'un site de huit hectares, rencontré les zones densément occupées au Haut Empire ? Ces questions gouverneront pour une bonne part notre future stratégie de fouille.

12. Bronze de Ruscade (aux environs du début de notre ère) et deux bronzes des Massyles de l'Est, probablement de Micipsa (-148/-118).

13. Cf. en dernier lieu: R. Sanquer, Les monnaies d'Afrique du Nord découvertes au Coz-Yaudet en Ploulec'h (Côtes-du-Nord), *Archéologie en Bretagne*, n° 37, 1983, p. 13-18.

14. Cf. Barry Cunliffe, *Winchester Excavations, 1949-1960*, Winchester, 1964, p. 75 - John Collis, The coin of Ptolemy V from Winchester, *Antiquity*, 49, 1975, p. 47-8 - Martin Biddle, Ptolemaic coins from Winchester, *Antiquity*, 49, 1975, p. 213-5.

15. Cf. en particulier Peter Harbison, Lloyd R. Laing, *Some Iron Age Mediterranean Imports in England*, Oxford, 1975. On notera ainsi la découverte d'une pointe de flèche portant le monogramme de Bérénice II, épouse du roi Ptolémée III (-247/-222) dans la rivière Kennet, près de Reading, (p. 16-17).

16. J. Gaultier du Mottay, *Recherches sur les voies romaines du département des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, 1869, p. 137-146: « Auguste: 18 pièces; Agrippa: 1; Drusus: 1; Claude Ier: 22; Néron: 5; Vespasien: 3; Nerva: 4; Trajan: 13; Hadrien: 12; Sabine: 1; Antonin le Pieux: 17; Faustine mère: 5; Lucille 1; Commode et Crispine: 14 », etc.

17. Nous n'avons ainsi par recueilli une seule monnaie du Haut Empire depuis 1991, alors qu'abondent les monnaies gauloises et du Bas Empire romain.

18. P. Galliou, B. Cunliffe, Ploulec'h: *Le Yaudet. Fouille programmée...*, op. cit., p. 22.

19. Jean-Pierre Pinot, Histoire d'un estuaire: la rivière de Lannion, in. *Charpiana. Mélanges offerts par ses amis à Jacques Charpy*, Rennes, Fédération des Sociétés savantes de Bretagne, 1991, p. 297-310.

3) Monnaie de Conan III

Dans le calepin de l'abbé Daniel, à la page 143, figurent la mention et le dessin sommaire du droit d'une seconde monnaie découverte au Yaudet. « Médaille trouvée au Gueodet en 1844 dans le champ de M. Adelin et vendue à M. le Bn de la Pylaie. Croix d'un côté, monogramme de l'autre. »²⁰. Le dessin du droit montre une croix entourée de la légende: CONANVS REDONIS DVX.

Il s'agit très probablement là d'une monnaie du duc de Bretagne Conan III (1112-1148), quasiment contemporaine donc du denier de Penthièvre frappé pour Etienne Ier (1093-1138) qui fut mis au jour dans la structure médiévale F 39²¹. Les monnaies de Conan III ne sont certes pas rares en Bretagne²², mais la présence de deux monnaies du XII^e siècle au Yaudet pose problème. L'habitat contemporain que nous avons exhumé à ce jour, de qualité assez médiocre, est en effet celui d'agriculteurs et de pêcheurs qu'on ne s'attendrait guère à voir manipuler de telles espèces²³. Faut-il alors penser, comme nous l'avons supposé, qu'un habitat plus « riche » s'étendait autrefois dans les parages de la chapelle²⁴? Et si tel était bien le cas, quel en était le statut? Ce sont là de questions dont nous ne saurions faire l'économie et dont les réponses permettront vraisemblablement de comprendre l'insistance des hagiographes à vouloir faire un site majeur du Yaudet entre les X^e et XIII^e siècles.

Patrick GALLIOU

Centre de Recherche bretonne et celtique
Université de Bretagne Occidentale Brest

20. Le baron de la Pylaie est bien sûr Bachelot de la Pylaie, le « baron tumulus ». On renverra le lecteur à l'ouvrage du colonel Gillot, *Un Fougerais méconnu, Bachelot de la Pylaie*, 1786-1856, Rennes, 1953.

21. P. Galliou, B. Cunliffe, *op. cit.*, p. 73, n° 1.

22. Cf. A. Bigot, *Essai sur les monnaies du royaume et duché de Bretagne*, Paris, 1857, p. 49-50.

23. Ainsi les villages de Karaës Vihan en Brennilis (F.) ou de la forêt de Pont-Callec en Berné (M.) n'ont ils livré aucune monnaie.

24. Dont le premier état est sans doute roman.

QUIMPER DE L'ÉPOQUE GAULOISE À L'ÉPOQUE ROMAINE. NAISSANCE DE L'URBANISME



Quimper - Locmaria
Four de potier du 1^{er} siècle ap. J.C.
Photo Jean-Paul Le Bihan

QUIMPER DE L'EPOQUE GAULOISE A L'EPOQUE ROMAINE

NAISSANCE DE L'URBANISME

Expliquer clairement la fondation et le développement d'une petite ville dans le cadre du bouleversement politique et culturel que constitue le passage de la société gauloise au système gallo-romain est un exercice difficile. Se superposent des questions d'histoire, de géographie, d'économie, de mentalité et de culture. Autant de paramètres qu'il est délicat d'évaluer avec une totale rigueur scientifique.

Les recherches menées à Quimper depuis 25 années permettent toutefois d'aborder cette question. En effet, nous avons pu analyser simultanément les vestiges gaulois implantés dans le bassin de l'Odet, ceux de la ville gallo-romaine et ceux de la campagne antique environnante.

1. LES ENVIRONS DE QUIMPER A LA FIN DE L'INDEPENDANCE GAULOISE

Les fouilles archéologiques effectuées depuis une quinzaine d'années dans les environs immédiats de Quimper ont révélé l'existence de nombreux établissements de la fin de l'âge du Fer. Ils présentent des dimensions variées et sont dotés de fonctions différentes.

Les plus nombreux sont les hameaux ou fermes indigènes ; les établissements du Braden I et du Braden II en sont les exemples les plus représentatifs et les plus complètement étudiés. Leur superficie n'excède pas 8000 m² et ils se caractérisent par la présence de palissades périphériques enserrant des bâtiments d'habitation rectangulaires ou circulaires, des greniers et des silos à grains, des installations de forgerons... Ils livrent en fait des traces d'activités agricoles (culture et élevage), d'artisanat et d'échanges commerciaux. Très différent, le site de Kercaradec couvre 4 ha ; il est ceinturé par des remparts et des fossés de protection. Pouvons-nous qualifier de petit *oppidum* ce site fortifié sur un sommet de colline ? S'agissait-il d'une véritable agglomération située à quelques kilomètres de la rivière ? Le grand fossé, probablement associé à un fort talus, découvert à Keradenec sur l'autre rive de l'Odet, soulève également des questions intéressantes. Il semble bien que les flancs de la colline de Kerjestin-Keriner soient occupés par un vaste établissement de la même époque dont les nombreux bâtiments seraient installés en terrasses. Il s'agirait encore d'une autre forme d'habitat groupé. Enfin, le sanctuaire de Parc-ar-Groas, implanté sur le Mont-Frugy, répond à des préoccupations différentes mais contribue certainement à structurer et peut-être à administrer le paysage dans les environs de Quimper à la fin de l'âge du Fer.

En conclusion, deux caractères principaux se dégagent de ce tableau succinct de l'organisation de l'habitat dans cette petite région. D'une part celui-ci est, vraisemblablement hiérarchisé ; certainement d'une manière trop complexe pour que nous puissions saisir clairement la nature de tous les liens unissant les différents sites, leur valeur et leur fonction. Ces sites aux caractéristiques variées ne permettent pas d'analyser la société très précisément mais montrent qu'elle présente une organisation très subtile et très sophistiquée. D'autre part, quelles que soient les insuffisances de la documentation, et même si l'Odet a sans doute joué un rôle commercial dès la Tène finale, il ne semble pas qu'il y ait eu de véritable agglomération gauloise au bord de cette rivière. Les populations paraissent beaucoup plus intéressées par les interfluves et les plateaux environnants que par le fond des vallées.

2. LES MUTATIONS

L'observation de la nature des vestiges mis au jour permet de faire quelques constatations intéressantes à propos de la société gauloise de la fin de la période d'indépendance.

Tout d'abord nous sommes en présence d'une population ouverte aux changements. A la veille de la romanisation la société gauloise des environs de Quimper est riche de potentialités culturelles. Ainsi, différents types d'habitats coexistent. Les modèles et les techniques architecturales sont variés (formes et modes de constructions) ; tous les types d'activités économiques sont présents ; il en est de même pour les méthodes de conservation des grains etc... Quel que soit le domaine de la vie quotidienne considéré, les Gaulois de la région disposent d'une large panoplie de solutions. Cette société est également ouverte sur le monde extérieur. Le commerce du vin d'Italie et sa présence dans tous les hameaux symbolisent cet élargissement de l'horizon économique et culturel. Enfin, bien des innovations apparaissent sur les sites avec, par exemple, l'abandon des traditionnels souterrains gaulois, l'utilisation du tour rapide de potier et de celui de la meule à grains rotative.

Les fouilles reflètent donc l'existence d'une population et d'une société plutôt prospères, qui bougent et qui semblent mentalement et économiquement disponibles pour les changements. En effet, la conquête et la romanisation constituent des événements extraordinaires. Ce processus politique et administratif, dont il est difficile de mesurer les effets immédiats sur une micro-région "anonyme" comme Quimper, s'accompagne sur un plan général d'une amplification des échanges économiques à courtes, moyennes ou grandes distances et d'un vaste développement de l'urbanisme. Ces caractères seront très présents dans l'histoire de Quimper antique.

Il faut, enfin, tenir compte d'un troisième élément déterminant. Même si les Gaulois n'ont pas densément occupé le fond de la vallée, la position du sanctuaire de Parc-ar-Groas montre que le sommet du Mont-Frugy dominant la rivière était important. Il est notamment bien difficile de savoir si l'Odet jouait un rôle de frontière ou, au contraire, si elle rassemblait les populations. De toute manière, et c'est le plus important, la ville antique de Quimper s'est implantée en fond de ria, là où la marée et les bateaux remontent. C'est le premier site guéable depuis la mer éloignée de 12 km. Ceci est naturellement très favorable pour les échanges car c'est un passage obligé pour les hommes et un point de rupture de charge pour toutes les denrées importées par la mer vers les contrées intérieures du sud-ouest de l'Armorique. Cette situation est d'ailleurs classique pour l'histoire de l'urbanisme régional, même au-delà du cadre de l'Antiquité (Dinan, Saint-Brieuc, Tréguier, Morlaix, Lanerneau, Pont-Croix, Quimperlé, Hennebont, Vannes ...).

Si la conquête est effective en 52 avant J.-C., les véritables marques d'urbanisation n'apparaissent que 50 à 70 ans plus tard. Toutefois des signes intéressants d'une accélération des changements se perçoivent entre-temps dans les environs immédiats du site de Quimper. Des mutations sont visibles sur les sites ruraux gaulois : apparition de techniques de construction nouvelles (utilisation de la tuile, abandon du trou de poteau au profit de la sablière basse en pierres), usage de la monnaie, fabrication ou achat de poteries de provenance ou de type différents (vases à pâte beige à cuisson oxydante, sigillée d'Arezzo, *terra-nigra*). D'autre part, les premiers indices du développement d'une agglomération à Locmaria sont découverts (terrain Gentric, résidence Saint-Hubert). Ils datent du règne d'Auguste, sans doute de la dernière décennie avant le début de notre ère.

En fait tout cela s'inscrit parfaitement dans un processus de mutation économique et sociale amorcé avant la conquête romaine. Nous constatons après celle-ci une accélération et une diversification du phénomène par l'installation du futur port de Quimper dans la vallée, sur la rive gauche de rivière.

3. L'URBANISME ANTIQUE ET SA RELATION AVEC LE MONDE RURAL ENVIRONNANT

L'analyse du tissu urbain témoigne de l'existence d'une agglomération aux dimensions modestes. Il y aurait beaucoup à discuter pour savoir si le terme de ville peut s'appliquer à Quimper antique. Ainsi, les grands édifices publics manquent, même si quelques blocs de pierres correspondant à des constructions en grand appareil sont découverts çà et là, à Roz-Avel notamment. Pour le reste, sont mis au jour des vestiges de rues, de réseaux d'adduction d'eau en bois, de nombreux bâtiments de petites dimensions (maisons, échoppes, entrepôts ou ateliers). L'ensemble couvre une quinzaine d'hectares. La modeste nécropole de Créac'h-Maria et ses centaines d'urnes funéraires complètent l'équipement de la petite cité portuaire.

En revanche, les marques d'artisanat sont nombreuses ; elles correspondent aux métiers de la construction, de la poterie, du textile, de la métallurgie du fer ou du bronze. La pêche est également pratiquée. A ces manifestations d'un artisanat vivant s'ajoutent surtout les signes d'un commerce très actif. Celui-ci est révélé tant par le réseau de voies antiques qui se dispersent dans toutes les directions à partir du fond de l'estuaire que par la quantité et la variété des denrées importées mises au jour parmi les ruines exhumées le long des rives de l'Odet : poteries et terres cuites de toutes régions, petits objets de bronze, amphores etc... Ce commerce est vraisemblablement la clé de toute l'histoire gallo-romaine de Quimper.

Menées en parallèle à l'étude des structures urbaines, des fouilles de vestiges ruraux proches de Quimper ont permis d'approfondir notre connaissance de la relation entre ces deux pôles de la vie antique. C'est ainsi que les villas du Cavardy à Saint-Evarzec, de Pérennou à Plomelin, de Kervéguen à Quimper ont été étudiées. Par ailleurs les sites du Braden, de Kerlaéron, de Ty Lipig, de Prat-ar-Rouz, de Keriner montrent que de très modestes établissements ruraux gallo-romains succèdent aux fermes gauloises. Ce phénomène décelé pour la première fois à Quimper met en évidence l'existence d'une population rurale continuant à vivre dans des cabanes.

Ces observations demeurent fondamentales car il serait impossible d'imaginer la prospérité d'une ville comme Quimper, sans véritable fonction politique, si son développement n'était lié à des relations étroites avec le monde rural qui l'entoure. Il s'est réalisé ici une heureuse symbiose où chaque partie a su trouver son équilibre. Le cas de l'établissement péri-urbain de Roz-Avel n'est-il pas symbolique ? Nous voyons se développer, du début du I^{er} siècle ap. J.-C. à la fin du III^e, un habitat confortable, doté des raffinements de la civilisation gallo-romaine ; les propriétaires semblent bien avoir fait fortune par leurs activités économiques citadines tout en s'installant dans un cadre rustique plaisant.

4. UNE NOUVELLE DONNE ECONOMIQUE ET SOCIALE

Une analyse plus approfondie permet de mieux cerner l'évolution de la société confrontée simultanément à la romanisation et à l'urbanisation. Pour l'époque gauloise les recherches montrent une société complexe, même si les rapports sociaux précis n'apparaissent pas clairement : aristocrates, grands propriétaires fonciers, hommes libres propriétaires de modestes exploitations, esclaves ? Même si bien des points demeurent obscurs à l'époque romaine, la multiplication des données archéologiques permet de mieux différencier les catégories sociales : urbains et ruraux, riches propriétaires fonciers et petits exploitants libres ou non, petits artisans et maîtres du négoce de l'agglomération.

En quelques décennies les hameaux et les sites d'habitat gaulois (Le Braden, Keriner, Kercaradec et Keradenec) perdent de l'importance même si, dans la plupart des cas, les fermes continuent d'être occupées. De nouvelles formes d'habitats apparaissent : la ville et les villas. La société s'est donc transformée et nous pouvons, pour illustrer cela de

manière concrète, imaginer, quelques *scenarii* et quelques destinées exemplaires de familles gauloises de la fin de l'Indépendance.

- Un agriculteur gaulois quitte le hameau du Braden, s'installe le long de la rivière et devient artisan (bâtiment, poterie, métallurgie du fer...).

- Un autre, vivant sur les hauteurs de Roz-Avel, s'intéresse aux affaires dans la ville basse, y installe des entrepôts, fait du négoce et fait fortune.

- Un agriculteur des environs de Quimper, de Kervéguen, du Pérennou ou du Cavardy, particulièrement actif, profite de la proximité de la ville, y vend ses produits et s'enrichit. Il bâtit une belle villa et gère un domaine foncier important.

- L'agriculteur du Braden I, ou tout au moins un des membres de la famille, reste sur ses terres, ne change pas de mode de vie, demeure dépendant de ses anciens maîtres ou perd peut-être son ancienne indépendance. Nous retrouvons ses descendants un siècle plus tard, conservant un mode de vie analogue, mais peut-être relativement appauvris. Il ne semble pas avoir profité des opportunités suscitées par la romanisation et le développement de la ville voisine. Peut-être même en a-t-il été victime.

Ces schémas sont hypothétiques, volontairement simplistes et réducteurs. Ils situent toutefois la nature des choses. Ils soulignent bien que l'archéologie met au jour une interaction évidente entre la ville et la campagne qui l'entoure. Les hommes qui peuplent ces deux territoires se nourrissent de la même aventure.

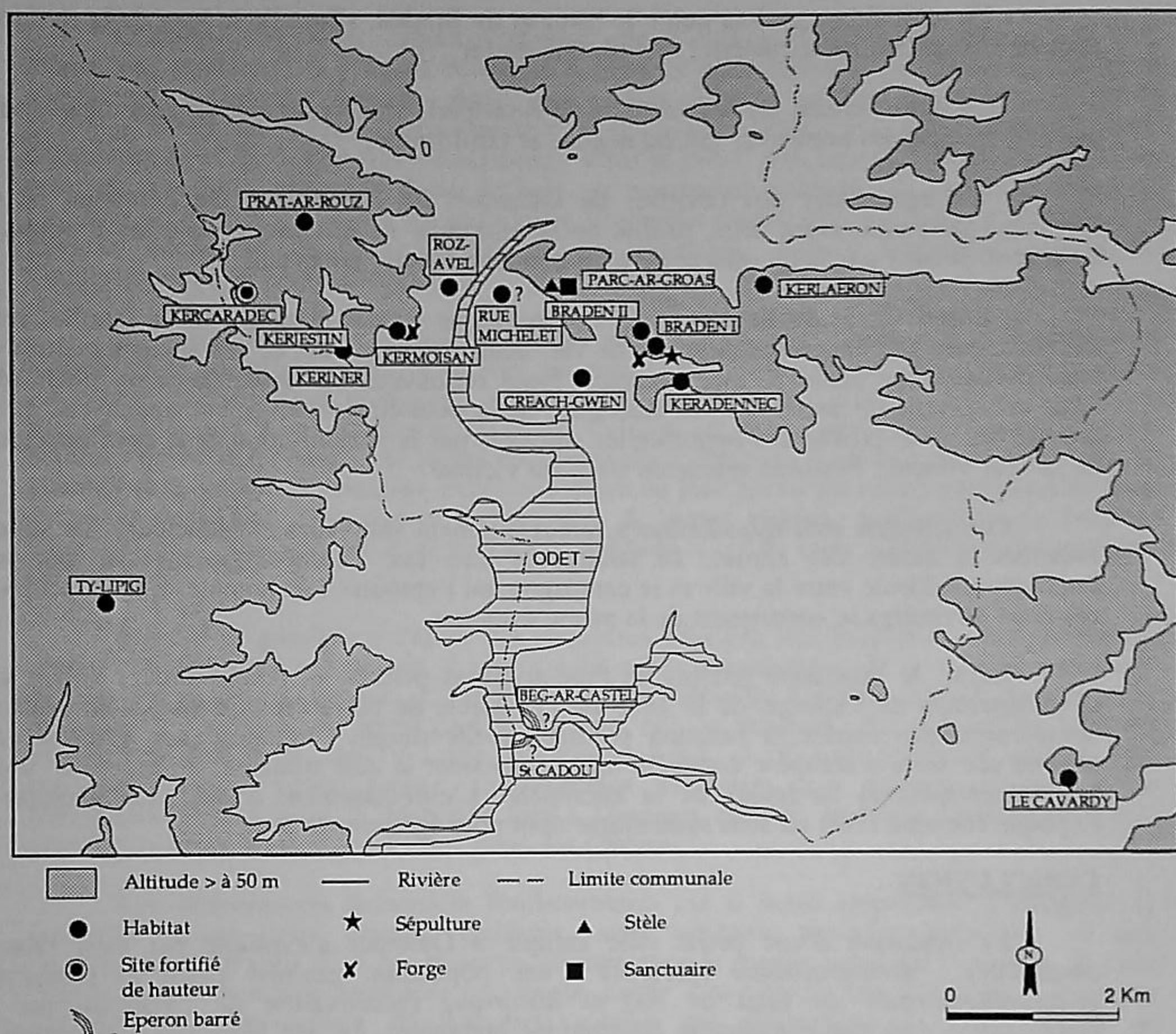
Enfin, le sanctuaire gaulois de Parc-ar-Groas perdure et nous pouvons suivre son développement de l'époque de la Tène au IV^e siècle de notre ère. Ce site, dont nous ne comprenons pas encore la fonction politique réelle durant l'Indépendance gauloise, est devenu une sorte d'acropole dominant magnifiquement la ville romaine, à l'entrée de voies très importantes et au-dessus de la nécropole. L'enfouissement d'une stèle gauloise à l'époque romaine revêt un sens symbolique dont nous ignorons le sens.

CONCLUSION

La fondation d'une petite ville antique à Quimper s'explique par trois raisons essentielles : *démographique* (présence d'une population gauloise dense et prospère), *géographique* (site de fond de ria) et *historique* (accélération de l'Histoire par la romanisation dans une conjoncture économique favorable). Le lien entre l'agglomération et le monde rural environnant est toujours demeuré très fort.

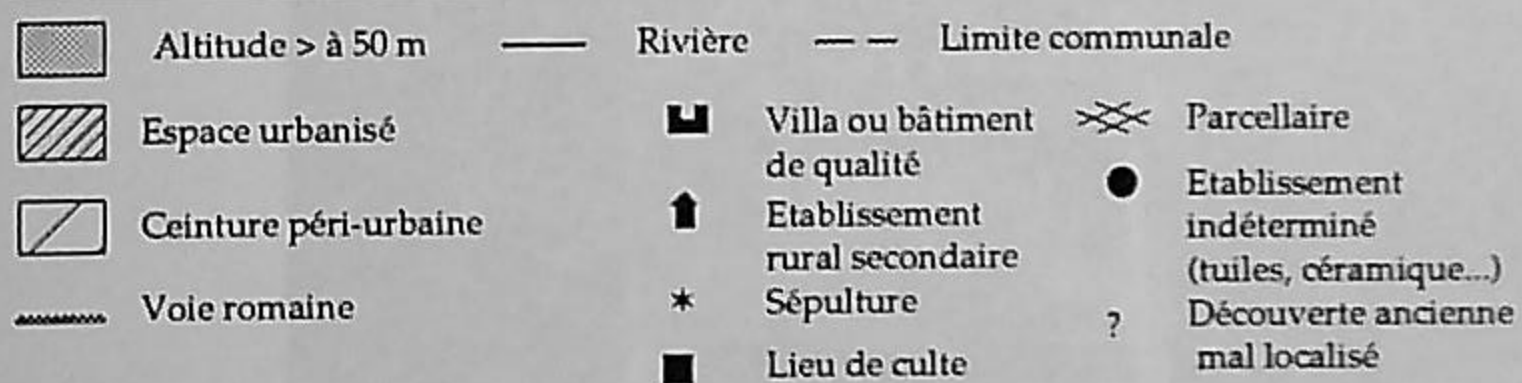
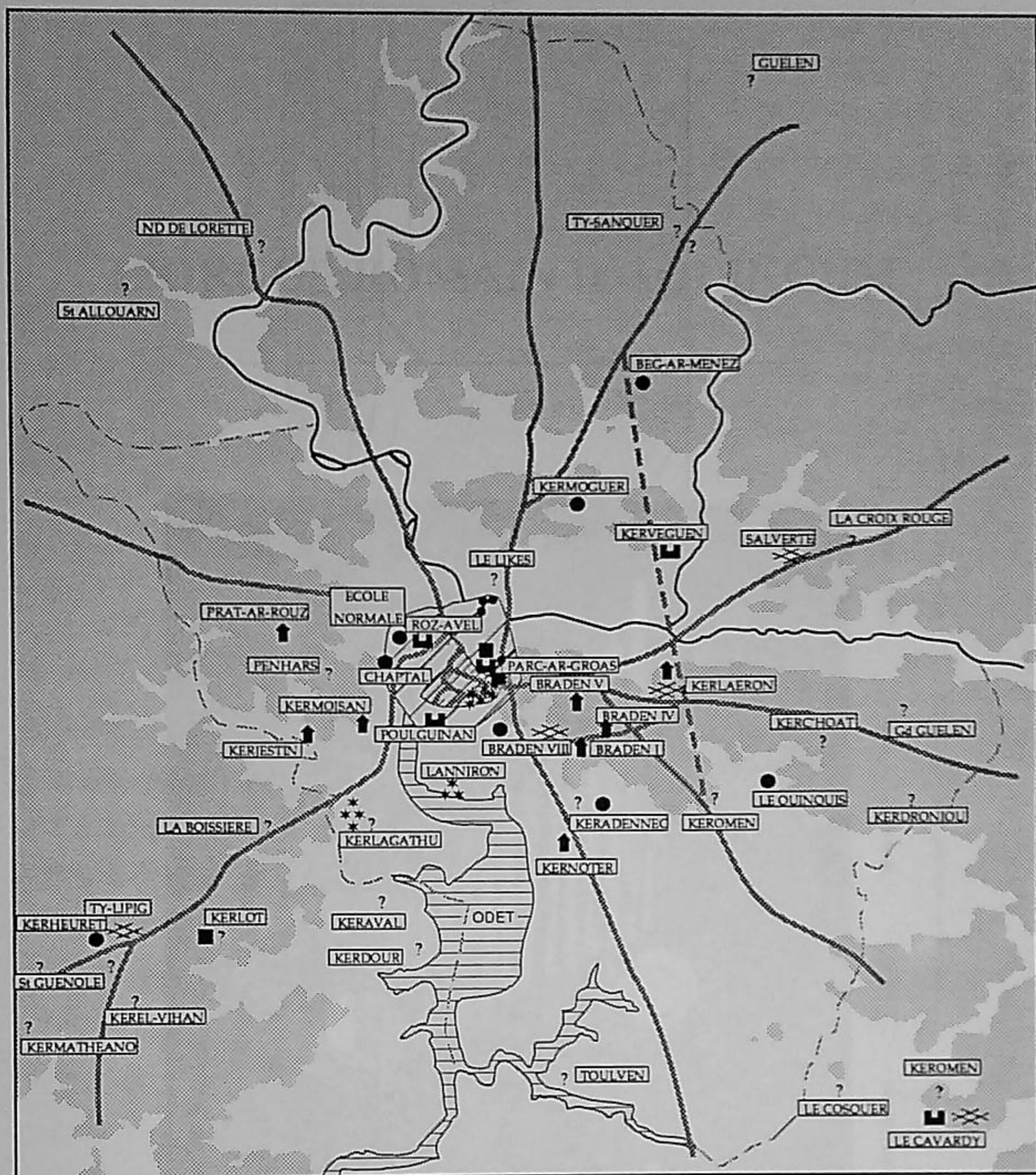
Jean-Paul LE BIHAN

Président du Centre de Recherche Archéologique du Finistère



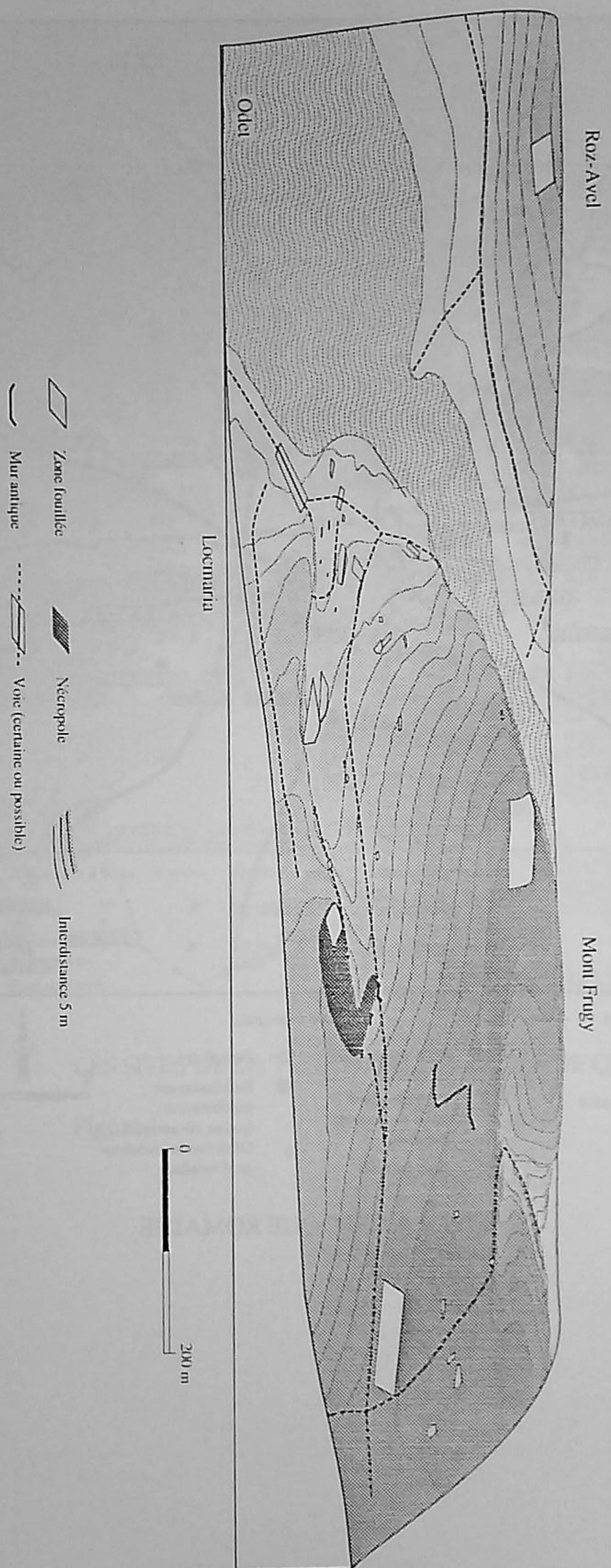
LES SITES DE LA TÈNE FINALE AUTOUR DE QUIMPER

Figure 1



QUIMPER A L'EPOQUE ROMAINE

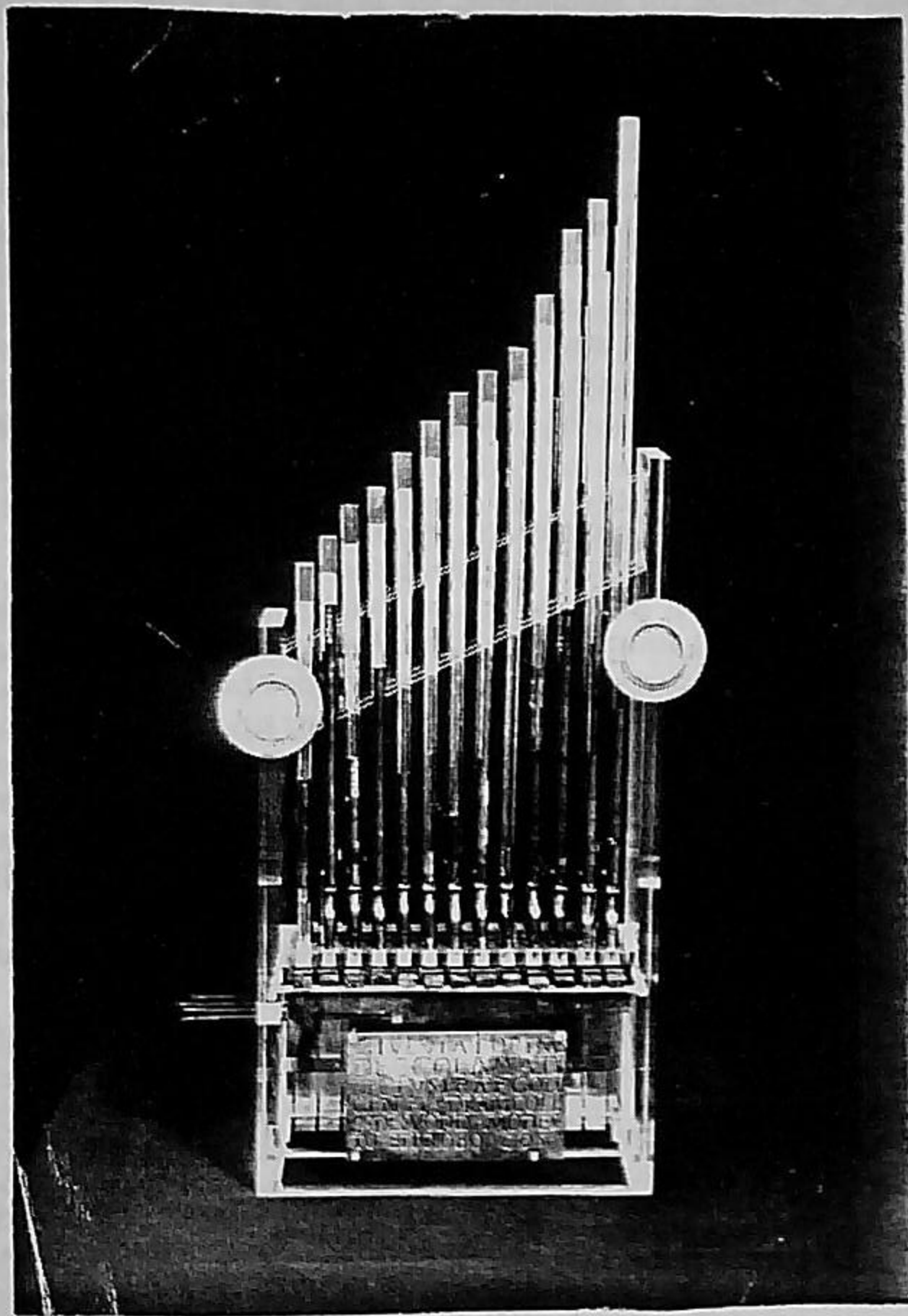
Figure 2



Sites gallo-romains urbains et péri-urbains de Quimper

Figure 3

L'ORGUE ROMAIN D'AQUINCUM



L'orgue romain reconstruit à partir des éléments d'origine
Photo : Tihanyi Bence felvétele, Budapest

L'ORGUE ROMAIN D'AQUINCUM

PREAMBULE : LE SITE D'AQUINCUM

Le Danube fut choisi pour frontière septentrionale de l'Empire romain par l'empereur Auguste. La guerre de conquête de ces régions débuta en 15 avant J.-C. Le triomphe de son gendre Tibère eut lieu en 9 avant J.-C., après la victoire. Le territoire nouvellement conquis correspondait à la partie transdanubienne de la Hongrie actuelle comprise entre l'Est autrichien et les fleuves Drava et Szava, au nord de l'ex-Yougoslavie. La province fut appelée Pannonie d'après le nom du peuple autochtone, les Panons. La capitale de la partie orientale fut Aquincum, sur le site de l'actuelle Budapest.

Les premières fouilles eurent lieu en 1778. Le Professeur E. Schönvisner découvrit, au hasard de travaux de terrassement, une des salles des thermes de l'époque romaine. Les fouilles systématiques commencèrent en 1888 et se poursuivent encore actuellement. Grâce à elles, deux parties d'Aquincum furent découvertes : la ville et le camp militaire. La ville possédait deux amphithéâtres, l'un au nord et l'autre au sud. La fouille de la ville, construite sur l'agglomération celtique, mit au jour de nombreux bâtiments privés et publics, des magasins, des sanctuaires et des thermes. Tout ce site et ces ruines sont visibles aujourd'hui, ainsi que certaines sections de rues dotées de leur réseau de canalisation d'égout et d'adduction d'eau. Le long du site, sur une avenue de Budapest très animée, 500 mètres de l'aqueduc monumental de 4 km de longueur ont été découverts et en partie reconstruits.

La ville était entourée de quartiers artisanaux. Plusieurs parties du camp militaire situé à 3 km au sud de la ville furent également découvertes : un hôpital, des magasins, des casernes, des logements pour les officiers, un tétrapylon. Les remparts, les tours et les portes du camp, le bâtiment monumental des *Thermae maiores*, Thermes Majeurs, furent aussi mis au jour. 48 salles de ces Thermes Majeurs, des bains militaires d'une superficie de 15000m² peuvent être visitées dans le passage souterrain d'un nouvel échangeur de voies rapides. Ces thermes sont les plus grands bains connus dans les provinces au nord des Alpes. Dans les cimetières d'Aquincum situés entre la ville et le camp militaire, 2000 tombes ont été mises au jour. A l'extérieur du camp, le long des murs, près des habitations des concubines et enfants des soldats et de maisons des artisans travaillant pour l'armée, nous avons découvert une villa privée. Plusieurs salles sont revêtues de mosaïques dont la plus belle est celle de *Heracles* et *Deinaera*. Un palais construit sur une île du Danube pendant le consulat d'Hadrien à Aquincum retient l'attention. Nous y avons notamment découvert une statue de *Nemesis Fortuna*.

Ces vestiges d'Aquincum énumérés hâtivement conservent le souvenir des travaux d'urbanisme de Tibère et de ceux d'embellissement d'Hadrien. Les fouilles témoignent aussi des destructions et des incendies consécutifs aux invasions des Barbares arrivés de l'autre rive du Danube au milieu du II^e siècle. A l'occasion de la visite de Septime Sévère, élu empereur avec l'appui des légions de Pannonie, la ville fut reconstruite grâce à l'aide de cet empereur reconnaissant. En 260 d'autres événements guerriers, les invasions quades et roloxanes, endommagèrent la ville. Au début du IV^e siècle il y eut à nouveau d'importantes constructions.

Constantin II, en 359 après J.-C. rencontra les Sarmates de la rive gauche du Danube et négocia avec eux. Ainsi, la paix fut assurée pour un temps à Aquincum. Durant la 2^e moitié du siècle la vie devint de plus en plus incertaine, la ville se dépeupla. Lors de la visite de l'empereur Valentinien on ne trouve plus de logement convenable pour lui. Les habitants quittèrent Aquincum. Pendant quelques temps les bâtiments monumentaux du camp des légions, l'amphithéâtre et les Thermes majeurs offrirent un refuge. La ville, autrefois florissante, périclita. Durant les migrations et au fil des siècles son nom même fut progressivement oublié.

L'ORGUE D'AQUINCUM

Après cette brève présentation d'Aquincum, nous évoquerons une découverte particulièrement importante faite dans cette ville il y a un peu plus de 60 ans. Il s'agit d'un orgue qui est le premier et l'unique exemplaire retrouvé dans l'empire romain sur la copie duquel il soit possible de jouer.

Au cours de la construction d'un transformateur électrique, en 1931, des murs romains furent découverts près du rempart sud de la ville antique. Les fouilles étaient conduites par Louis Nagy, directeur du musée d'Aquincum (L. Nagy, 1934). Un tronçon de la rue principale de la ville antique et plusieurs salles d'un bâtiment furent mis au jour. Les observations stratigraphiques montrèrent que l'édifice avait dû être détruit par un incendie au milieu du III^e siècle après J.-C. A cette occasion le mobilier d'une des salles s'était effondré avec son plancher dans la cave. L'orgue devait être installé dans cette pièce et il a été enterré lors de l'effondrement.

Après l'incendie les déblais n'ont pas été retirés de sorte que l'orgue a été découvert dans sa position initiale. Après sa chute il était étendu horizontalement mais il conservait la perspective qu'il offrait au public antique. Ainsi, il présentait une plaque de bronze portant une inscription parfaitement intacte. Celle-ci indique que l'orgue était un don du décurion *Caius Iulus Viatorinus* à la maison des pompiers d'Aquincum, *Collegium centonariorum*, en 228 après J.-C., lors des consulats de Probus et Modestus. Cette plaque ayant été dégagée, plusieurs centaines de fragments de l'orgue furent mis au jour. Les parties en bois et en cuir étaient détruites par le feu. Les plaques de bronze recouvrant le buffet d'orgue sont restées parfaitement intactes ainsi que le système de registre. En revanche, les tuyaux nous sont parvenus en fragments. Une partie fut endommagée durant l'effondrement consécutif à l'incendie, le reste au cours des fouilles. Louis Nagy qui effectuait la fouille raconte qu'il a pu commencer le dégagement de l'orgue seulement en fin d'après-midi et qu'il a achevé le travail au clair de lune. Cependant, à cause de la forte crue du Danube, l'eau a fait irruption dans la tranchée de fouille et, ne disposant pas de pompe, il ne pouvait l'éliminer. Il eut alors l'idée de détourner l'eau dans le canal de l'époque romaine découvert récemment. A titre de curiosité nous notons que l'eau avait disparu en quelques minutes. Le canal assurait donc encore une bonne communication avec le Danube près de 2000 ans après son creusement.

Le fonctionnement des orgues de l'époque antique est connu grâce aux descriptions de Vitruve et de Heron. Les pièces de l'orgue d'Aquincum correspondent à ces descriptions. La publication de Louis Nagy offre plus de 30 illustrations d'orgues antiques représentés dans les oeuvres d'art ancien les plus variées, arts décoratifs et beaux-arts, ce qui prouve la popularité de cet instrument de musique à cette époque. A Nanning on peut voir un orgue sur un pavement mosaïque polychrome, on le retrouve gravé sur un verre, sur des objets en céramique, sur un vase en terre sigillée, sur les murs des catacombes, sur une plaque en ivoire sculpté, sur le revers de monnaies etc.

Même le nom de l'orgue subsiste sur la plaque : *hydra*, orgue hydraulique. Au fond, cette dénomination n'est pas correcte ; elle signifie " orgue actionné par des pompes à air remplies d'eau". En effet, la force de l'eau fait parvenir, par les pompes, de l'air dans le *pnigeus* par le buffet d'orgue puis dans les tuyaux pour les faire résonner. La pièce décisive n'ayant pas été retrouvée, il était difficile, jusqu'à la tenue de notre *symposium* de 1994, de savoir si l'orgue était pneumatique ou hydraulique.

En 1935 une reconstitution de l'orgue d'Aquincum permettant de jouer a été réalisée dans l'atelier de restauration du facteur d'orgues E. Angster à Pécs selon les suggestions de Louis Nagy et de l'ingénieur mécanicien Jean Kalmar. Sur les quatre rangs, les tuyaux de trois d'entre eux étaient fermés, ceux du quatrième étaient ouverts. Dans chaque rang il y avait 13 tuyaux ; au total l'orgue en possédait 52. W. Galpin, le célèbre spécialiste anglais

des orgues antiques, a décrité la gamme chromatique des quatre rangs de tuyaux. Le chercheur français Gastuone, le plus célèbre de son époque, a fait des constatations remarquables dans le domaine de la musique et des recherches de l'histoire des orgues.

Plusieurs auteurs antiques mentionnent le rôle et l'importance de l'orgue. Les propos de Cicéron sont connus. Il dit que l'hydraulisme a une influence excitante sur les sens. Tertullien loue l'orgue par la plus belle célébration possible en affirmant qu'il n'y a que l'esprit humain qui lui soit comparable. Ammien Marcellin se plaint du mépris de sa génération pour les sciences et de la fermeture des bibliothèques ; en revanche, il constate qu'on fabrique toujours des orgues hydrauliques ! Le grand maître de la rhétorique de l'époque romaine, Quintilien, appréciant la valeur musicale de l'orgue, dit qu'il est capable soit de stimuler soit de calmer les esprits des auditeurs même s'il ne reproduit pas la parole humaine.

A la fin du siècle passé, en 1888, un sarcophage a été découvert à Aquincum ; il portait une inscription très émouvante : un organiste mercenaire, *Aelius Iustus*, dit adieu à sa femme, *Aelia Sabina*, âgée de 25 ans, cantatrice et organiste inoubliable dans la mémoire du public d'Aquincum parce qu'elle avait beaucoup chanté et joué de l'orgue d'une façon merveilleuse. C'est son mari qui lui avait appris les arts mais elle l'avait de beaucoup surpassé. Ces lignes évoquent le souvenir de Ctésibios d'Alexandrie, l'inventeur de l'orgue qui avait appris à la hétéaire *Thaïs* à jouer de cet instrument et l'avait ensuite épousée.

Dans la maison des pompiers l'orgue avait un rôle important. Il servait à maintenir éveillés ceux qui étaient en service. Nous savons que Belizar, le stratège de l'empereur Justinien, avait ordonné de jouer de l'orgue pour détendre les sentinelles.

L'orgue d'Aquincum intéresse les spécialistes depuis sa découverte. La question principale demeure toujours celle de son mode de fonctionnement. Il convient donc de rendre compte des résultats identiques et complémentaires obtenus dans ce domaine par deux chercheurs, J. Minarovics et le Professeur E. Szonntag qui ne se connaissaient pas du tout.

Au cours des fouilles les fragments d'un objet en bronze ayant une forme circulaire ont été découverts. Louis Nagy l'a pris pour le rebord d'un pot qui n'aurait pas fait partie de l'orgue. Les deux chercheurs se sont intéressés à ces fragments mais uniquement d'après les photographies puisqu'ils avaient disparu durant la 2ème guerre mondiale. Jean Minarovics, lieutenant-colonel des sapeurs-pompiers à Budapest, a étudié la question de la soufflerie de l'orgue d'Aquincum au cours de ses recherches au sujet des pompes de l'époque antique. Le bord du supposé pot en bronze a éveillé sa curiosité et, ayant analysé les différentes mesures, il a supposé que l'objet était le bord du chaudron pneumatique, c'est-à-dire celui du *pnigeus*. Le professeur d'origine hongroise Eugène Szonntag, chimiste à l'Université de Tampa, Floride du Sud, a également étudié le rebord du pot. Il l'a également interprété comme un fragment du *pnigeus*. Il a fabriqué un *pnigeus* en bronze et, grâce à un procédé de corrosion accélérée, il a reproduit l'état exact des surfaces des fragments de l'objet d'Aquincum immergés dans l'eau. Les résultats de l'expérience du Professeur Szonntag prouvent que le fragment en question était un *pnigeus* et assurent que notre orgue était hydraulique. Par la suite, les résultats des deux chercheurs ont été publiés dans le Bp R. 1988.

L'Université de Tampa, ayant pris connaissance de ces nouvelles données, s'est adressée à l'académie des Sciences de Hongrie et a demandé d'organiser un *symposium* en collaboration avec l'Université de Floride sur le thème des orgues antiques et principalement sur les résultats des nouvelles recherches concernant celui d'Aquincum. Le *symposium* international a eu lieu en septembre 1994 à Budapest. Plusieurs chercheurs hongrois et étrangers ont fait des communications, parmi lesquels Jean Minarovics et Eugène Szonntag dont les interventions ont été fondamentales. Un autre événement capital du *symposium* de Budapest fut la présentation de la nouvelle reconstitution, en état de fonctionnement, de l'orgue d'Aquincum par la firme Werner Walcker-Mayer de

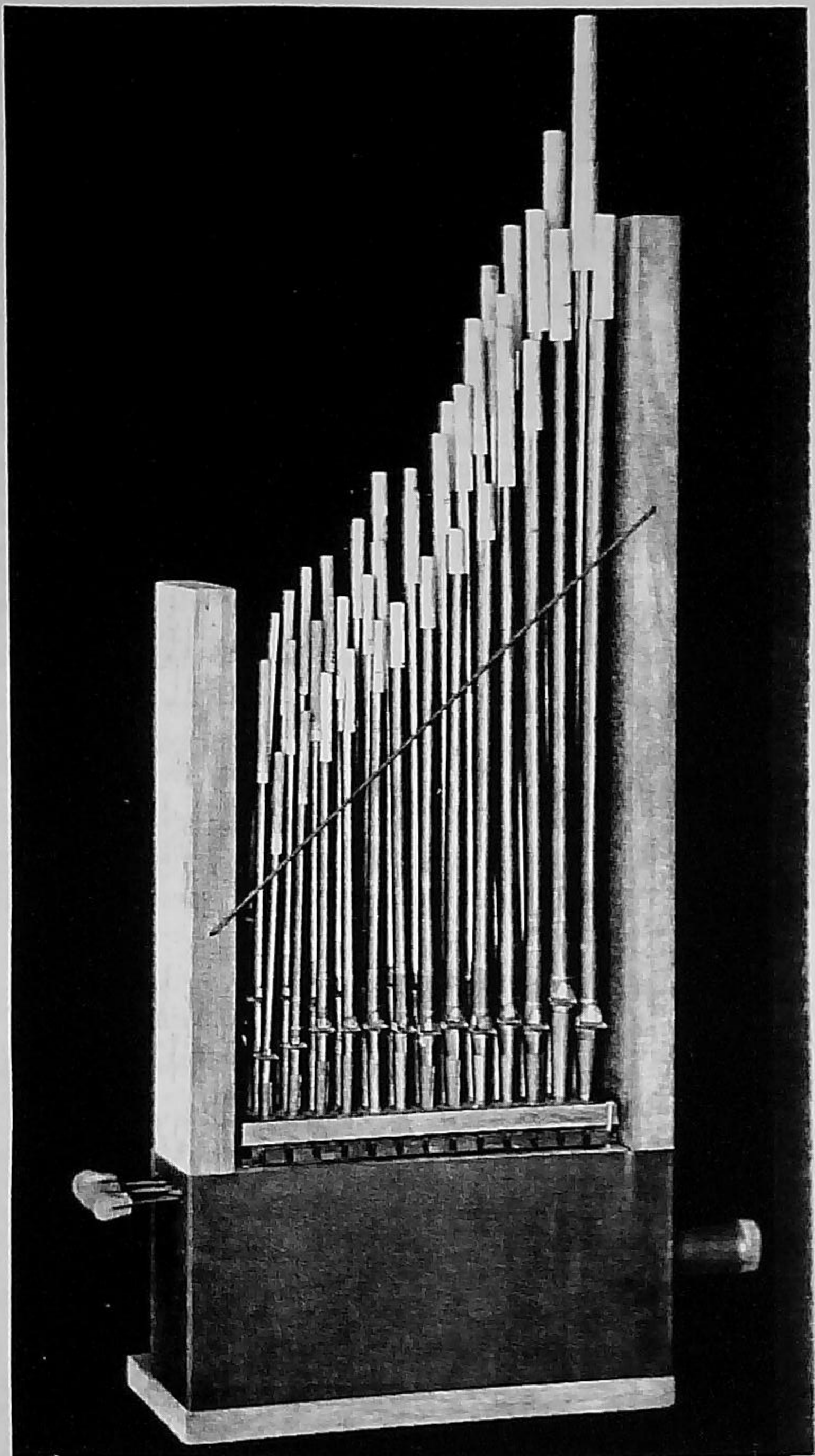
Ludwigsburg. Il a été réalisé dans cette usine d'après les études personnelles de W Walcker-Mayer. Celui-ci a publié un livre à propos de ses résultats et prêté momentanément son orgue au musée d'Aquincum. La gamme de cet orgue est diatonique, les tuyaux sont plus longs. Ainsi, cette reconstitution est plus haute et moins large que celle de 1935 réalisée par E. Angster.

Enfin, il semble important de terminer cet article en rappelant la très importante découverte d'un orgue du début de l'Empire réalisée par le Professeur Dimitrios Pandermalis en 1992 sur le site grec de Dion ; instrument aujourd'hui au musée de cette petite ville. Cet instrument comporte 24 tuyaux en ligne dont 19 sont incomplets. Le système de jeu manque. Cinq tuyaux semblent présenter une forme inhabituelle pour les orgues antiques. Cette "anomalie" pourrait avoir eu une incidence sur la sonorité et sur la tonalité de l'instrument. Les tuyaux sont reliés par une large plaque de bronze ornée de carreaux en verre *millefiori*. Le Professeur Pandermalis propose de dater tous ces objets du début de l'Empire (Cf. journal allemand). Cet ensemble est très beau et très intéressant. Plusieurs questions se posent. Faisait-il partie d'un orgue du type de celui d'Alexandrie avec un seul rang de tuyaux ou d'un orgue défectueux destiné à être réparé dans l'atelier. Il serait très important pour le monde scientifique que le Professeur Pandermalis fasse connaître les circonstances de la découverte et les résultats de ses fouilles concernant l'instrument. Cet objet a également une grande importance par rapport à l'orgue d'Aquincum ; on peut constater l'évolution de l'art de la fabrication des orgues depuis l'exemplaire datant du Ier siècle après J.-C. découvert en Grèce jusqu'à celui d'Aquincum datant de 228 après J.-C.

En conclusion nous pouvons donc confirmer l'intérêt exceptionnel de la mise au jour de l'orgue d'Aquincum. Même après la découverte grecque, il demeure le premier et l'unique de l'époque antique dont une reconstitution puisse fonctionner. C'est grâce aux recherches qui ont suivi sa découverte qu'aujourd'hui Kinga Kemény, cantatrice et organiste, véritable réincarnation contemporaine de *Aelia Sabina* peut chanter la chanson de *Szeikilos* et l'hymne d'Appolon.

Dr Melinda KABA

Chargée de mission au Musée Historique de Budapest



L'orgue romain reconstitué, en état de fonctionnement

Bibliographie

- Lajos Nagy : Die römische Orgel von Aquincum Budapest. 1933
- Werner Walcker-Mayer : Die römische Orgel von Aquincum. Stuttgart, 1970.
- Melinda Kaba : Die römische Orgel von Aquincum. Budapest, 1976.
- Melinda Kaba : Neuere Forschungen zum Kontruktion die Orgel von Aquincum. Budapest Régiségei XXVIII. 1991.259.
- Janos Minarovics : Weshalb konnte die Orgel der Aquincumer Feuerwehr eine Wasserorgel gewesen sein ? Budapest Régiségei XXVIII. 1991.267.
- Jenö Szonntag/USA/ ! Neuere Angaben zum Druckluftregler der Orgel von Aquincum. Budapest Régiségei XXVIII.288.



Monsieur André Mack, artiste dinannais, fils d'organiste et lui-même facteur d'orgue pendant plus de quarante ans, a bien voulu nous fournir les quelques indications suivantes :

L'empereur Néron aurait été grand amateur de l'orgue hydraulique, ou hydrole, à tel point qu'il aurait fait placer dans les arènes un instrument composé d'une cuve métallique de très grande dimension sur laquelle étaient disposés d'énormes sifflets que faisait hurler l'air comprimé et propulsé grâce à un procédé hydraulique : la cuve était progressivement remplie d'eau sous très forte pression, l'air contenu était alors violemment expulsé par les orifices percés à la base de chaque sifflet. Cet ensemble strident exaltait le spectacle...

Il aurait fallu attendre le XII^e siècle pour trouver les premières orgues alimentées en vent, mais cette fois par l'action d'une soufflerie à main.

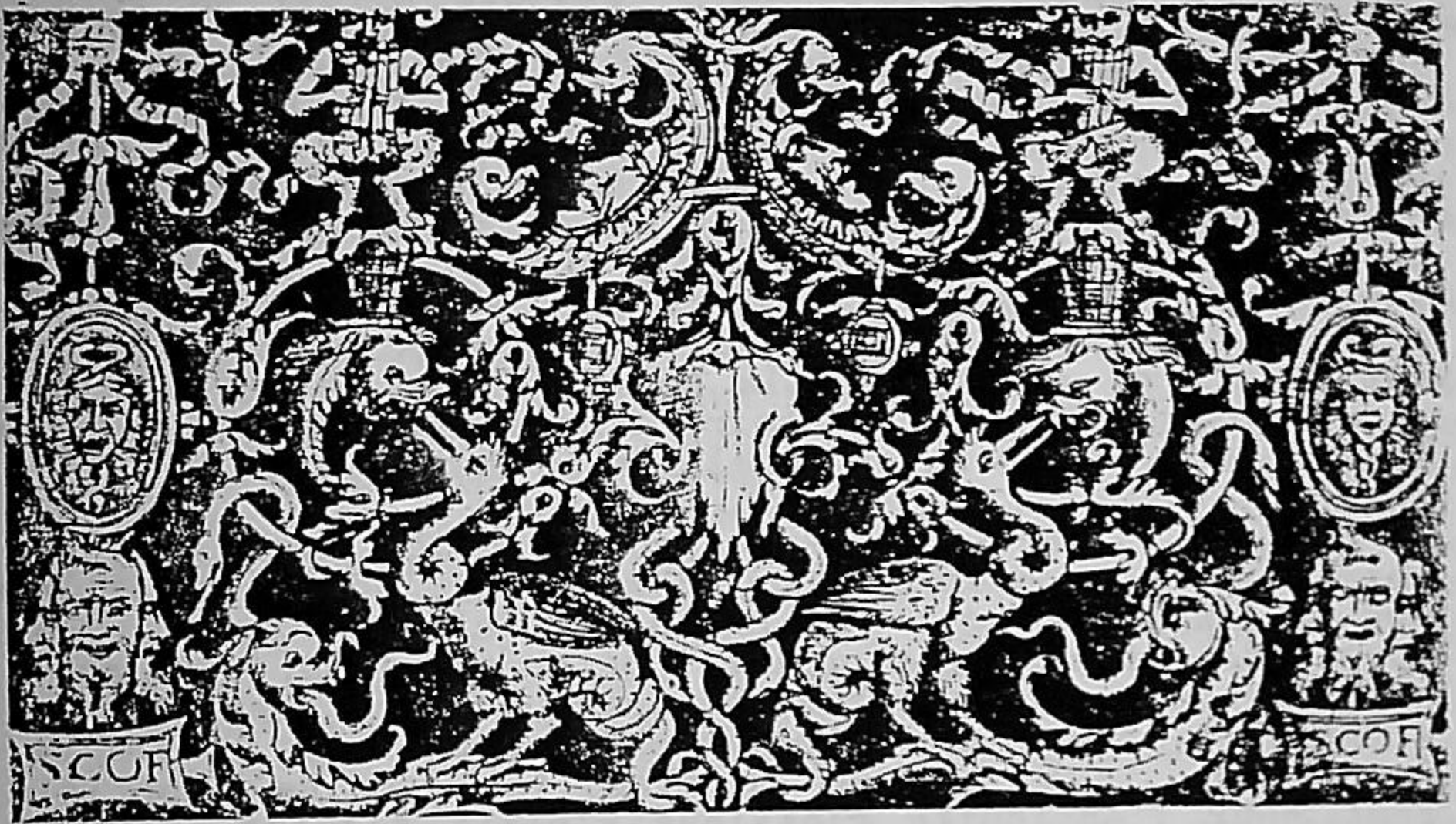
Les petits instruments de table appelés « positifs » étaient composés d'une rangée de tuyaux disposés chromatiquement du grave à l'aigu sur un buffet pourvu d'un clavier de deux ou trois octaves. À cette époque, un instrument quelque peu similaire à l'hydrole mais alimenté en vent par d'énormes soufflets fut édifié dans certaines grandes églises et harmonisé selon l'intensité et le timbre des cloches dont il prolongeait l'aspect festif lors de grandes cérémonies.

L'instrument primitif fut ensuite doté de « registres » tractés mécaniquement par une timonerie aboutissant à des tirants manuels... Puis les touches du clavier d'abord larges comme la main furent réduites à l'emplacement d'un doigt, chaque touche correspondant à une timonerie appelée « abrégé ». Une chambre « laye » recevait l'air comprimé produit par des pompes « soufflets ».

Bien des améliorations interviendront : un clavier joué avec les pieds « pédalier » sera ajouté, devenant avec le temps un véritable clavier dialoguant avec les claviers manuels.

Enchâssé dans des buffets à l'ébénisterie magistrale, l'orgue deviendra l'instrument roi sur lequel tant de compositeurs trouveront l'inspiration.

LES GROTESQUES OU LA REDÉCOUVERTE DE LA PEINTURE MURALE ANTIQUE À LA RENAISSANCE



Peregrino de Cesana, grotesques, gravure XVI^e siècle

PLAN :

Introduction : La Renaissance à la recherche de l'Antiquité

I : La découverte des grotesques à la Renaissance

II : Diffusion des grotesques à la Renaissance

Conclusion : Evolution et fin du modèle antique.

INTRODUCTION : LA RENAISSANCE À LA RECHERCHE DE L'ANTIQUITÉ

C'est au poète et humaniste Pétrarque (1304-1374) que l'on doit l'idée d'un renouveau artistique sous l'influence des modèles classiques. Impressionné par les ruines de Rome qui accusaient le contraste existant entre un passé dont la grandeur subsistait à travers les restes de son art et de sa littérature, et un présent déplorable qui l'affligeait, il proposa une nouvelle vision de l'histoire. Là où les penseurs chrétiens voyaient un développement continu depuis la création du monde jusqu'à l'époque où vivait Pétrarque, ce dernier observa une scission en deux époques : la classique et la récente. Si un progrès régulier pouvait être observé des ténèbres païennes à la lumière du Christ, Pétrarque vit dans la période au cours de laquelle le nom du Christ commença à être célébré par les empereurs à Rome le début d'un âge sombre. Il sentait que le jour approchait où ses successeurs retrouveraient la splendeur du passé. Evidemment, en tant que chrétien, le poète admettait que cette position était contraire aux valeurs communément acceptées. Pétrarque ne pouvait pas savoir qu'à la fin du XV^e siècle, la mise au jour des peintures murales de la Maison dorée de Néron, la Domus aurea, offrirait un répertoire iconographique qui inspirerait les artistes de ce qu'on appellera la Renaissance.

En 1377, les papes reviennent à Rome, avec Grégoire XI, après leur séjour en Avignon. Ils jugent indigne de la Papauté que sa capitale soit réduite à une ville triste et ruinée. Après la chute de Constantinople en 1453, le pape, en concurrence avec l'empereur du Saint Empire romain germanique, s'estimait investi de l'héritage des souverains byzantins, et, se voulait le garant de la tradition romaine impériale. Le goût pour l'Antiquité classique s'était aiguisé et l'intérêt pour les édifices en ruine de la ville occupait les esprits. L'ambiance dégagée par l'omniprésence des vestiges de l'Antiquité, plus nombreux dans l'ancienne capitale de l'Empire romain que n'importe où ailleurs, créa un miracle d'unité réunissant des artistes différents.

I-LA DECOUVERTE DES GROTESQUES A LA RENAISSANCE

C'est à la fin du XV^e siècle, donc, que l'on met au jour les vestiges de la Maison dorée de l'empereur Néron, près du Colisée, à Rome. Les murs de ce somptueux palais étaient recouverts de dorures (**Suétone, tome 2, livre VI, XXXI**). Cette découverte va inspirer un type de décoration qui va être très en vogue à la Renaissance, le décor à grotesques. Laissons à Benvenuto Cellini (1500-1571) le soin de nous expliquer l'origine du mot: "Ces "grotesques" ont reçu leur nom des modernes du fait que les archéologues les ont trouvées dans les cavernes enterrées de Rome, cavernes qui étaient dans

l'Antiquité des salles, étuves, studios, chambres, etc... Ces archéologues les trouvaient dans des espaces en forme de cavernes en raison du remblayage du sol qui s'est produit depuis l'Antiquité, ces lieux enfoncés s'appellent à Rome des grottes, d'où le nom de *grottesques*." (Cellini, ch. XXXI, p. 57).

La découverte de la Maison dorée tombe à un moment où les esprits étaient disposés à en tirer le meilleur enseignement. Pétrarque ne disait-il pas : "Qui douterait que Rome ne puisse renaître, si seulement elle se connaissait elle-même" et que le futur "retrouverait la pure splendeur du passé" (Panofsky, p. 25).

Si la date précise de la découverte de la Maison dorée est inconnue, certains recoupements permettent de la situer à la fin du XV^e siècle. Le décor avait été caché aux regards pendant plus de treize siècles, c'est-à-dire depuis le moment où la maison de Néron avait été comblée pour servir de soubassement aux thermes de Trajan construits au début du II^e siècle. De ce fait, le décor était miraculeusement conservé à l'époque des inventeurs de la Renaissance. Le répertoire iconographique offert au visiteur surprenait par sa singularité. Le commentaire du peintre et architecte de la Renaissance, Vasari (1511-1574), traduit tout à fait ce sentiment : "Les grotesques sont une espèce de peinture fantaisistes et risibles que les Anciens faisaient pour orner les vides, dans les lieux où l'on ne pouvait représenter que des choses en l'air. Ils y figuraient toutes sortes de monstres, tels que la petitesse du lieu le permettait et que la fantaisie des artistes l'imaginait. On ne suit aucune règle, attachant à un fil extrêmement ténu un poids qu'il ne pourrait porter, donnant à un cheval des jambes de feuillages, à un homme des pattes de grue, et entremêlant le tout de rubans et de petits oiseaux. L'artiste dont l'imagination avait été la plus vagabonde passait pour avoir le mieux réussi." (Vasari, chap. XIII, p. 82). L'enthousiasme que semblait manifester Giorgio Vasari, face à ce type de décor, n'avait cependant pas toujours été partagé par les Anciens, en témoigne la vigoureuse condamnation que formulait l'architecte latin Vitruve, quelques décennies avant la construction de la Maison dorée, au I^{er} siècle av. JC. : "Cependant, par je ne sais quel caprice, on ne suit plus cette règle que les anciens s'étaient prescrite, de prendre toujours pour modèles de leurs peintures les choses comme elles sont dans la vérité : car on ne peint plus à présent sur les murs que des monstres, au lieu des images véritables et régulières. On remplace les colonnes par des roseaux qui soutiennent des enroulements de tiges, des plantes cannelées avec leurs feuillages refendus et tournés en manière de volutes ; on fait des chandeliers qui portent de petits châteaux, desquels, comme si c'étaient des racines, il s'élève quantité de branches délicates, sur lesquelles des figures sont assises ; en d'autres endroits ces branches aboutissent à des fleurs dont on fait sortir des demi-figures, les unes avec des visages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux ; toutes choses qui ne sont point, qui ne peuvent pas être, et qui n'ont jamais existé." (Vitruve, livre VII,

chap. V. p. 186). Cependant, cette mise en garde de l'architecte de l'Antiquité, par rapport à ce type de décor n'avait manifestement pas porté ses fruits.

La découverte de la Maison dorée fut, dans les premiers temps, tenue secrète pour préserver les trésors statuariers qui s'y trouvaient. Il fallut d'abord dégager les salles des gravats qui y étaient amoncelés. Ce furent d'abord les voûtes qui apparurent, puis les murs révélèrent leur décor étonnant, au fur et à mesure de ce long travail de déblaiement qui durera une trentaine d'années pour les quelques salles découvertes à la Renaissance. A cette époque, les artistes connaissaient d'autres peintures romaines. Au Colisée, à la Villa d'Hadrien de Tivoli et en Campanie, peintres et amateurs d'antiques visitaient les ruines et prenaient des croquis. Mais aucun ensemble archéologique ne semble pourtant avoir suscité autant d'intérêt que la Maison dorée. A la suite de sa découverte allait s'élaborer le style moderne des grotesques. En effet, il serait faux de penser qu'avant cette découverte les fresques antiques mises au jour dès le Moyen-Age n'aient pas exercé quelque influence sporadique sur la peinture. En tout état de cause, cette influence restait minime. Auparavant, les peintres s'inspiraient des modèles offerts par les motifs en bas-relief ou en ronde-bosse, visibles, par exemple, sur les sarcophages.

En cette fin du XV^e siècle, une crise existentielle remuait l'Occident. Un mysticisme exacerbé s'opposant à un matérialisme sans précédent éloignaient les esprits d'une Eglise jusqu'alors omniprésente. Les prédicateurs galvanisèrent les foules en exigeant le retour à ce qu'ils jugeaient être en conformité avec les idéaux de la Chrétienté. De gigantesques moyens financiers furent réunis pour passer commande de somptueux retables, comme par exemple celui d'Issenheim, de Matthias Grünwald. Cette abondance d'images religieuses conduisit à un rejet de toute forme extériorisée de dévotion en Allemagne, à la fureur iconoclaste de 1528-29 et à la Réforme. Ce phénomène, observé en Europe septentrionale, poussa les artistes des autres régions européennes, en particulier l'Italie, à réviser leur attitude. Les commanditaires d'oeuvres artistiques, issus principalement du clergé, demandèrent des ornements qui ne faisaient pas la moindre allusion à l'iconographie religieuse. Les grotesques répondaient à cette volonté de modernité.

II-DIFFUSION DES GROTESQUES A LA RENAISSANCE

Un des plus célèbres décors "à la grotesque", entrepris sous la direction de Raphaël, au début du XVI^e siècle, vraisemblablement entre 1516 et 1519, fut celui des loges du Vatican. Cet ensemble comprend douze cellules formant une galerie. Ce fut Giovanni da Udine qui exécuta les travaux. Ce décor se distinguait par un système ornemental composé d'un savant trompe-l'oeil de stucs blancs, de grisailles et de peintures. Eparses et déliées, les grotesques étaient principalement destinées à un rôle d'encadrement de petits tableaux représentant des scènes bibliques. Ces tableautins,

ou *pinakes* selon la terminologie grecque, allaient connaître une évolution remarquable illustrée, en particulier, par le compartimentage mural de la galerie François I^{er} du château de Fontainebleau. L'Italie fut la première à adopter le nouveau style d'ornement "à la grotesque", pays où le goût pour l'Antiquité était déjà bien établi. Si les grotesques représentaient l'idéal décoratif inspiré de l'Antiquité, au delà d'une simple imitation, le modèle allait rapidement évoluer. Malgré cette évolution, les loges du Vatican, telles qu'elles étaient, allaient rester un modèle idéal et inchangé pour des siècles. Avant la découverte de la Maison dorée, les artistes étaient déjà sensibilisés, dans leur formation, à l'art de l'ancienne Rome. On comprend aisément que, dès lors, le succès des grotesques fut considérable dans un milieu si favorable. Elles évoluèrent rapidement dans leur forme et dans leur esprit. A la lueur de torches, les artistes s'efforçaient de relever, le plus précautionneusement possible les motifs décoratifs qui ornaient les salles que l'on avait dégagées de la Maison dorée. La fraîcheur et les couleurs de la décoration particulièrement préservées de la maison de Néron ne sont pas étrangères à l'engouement pour les grotesques, en ce début du XVI^e siècle. Une catastrophe favorisa la propagation de ce type d'ornement à travers l'Europe. Les troupes de l'empereur Charles Quint mirent à sac la Ville éternelle le 6 mai 1527. De nombreux artistes quittèrent Rome et s'établirent dans les pays voisins, y diffusant leur savoir-faire. Cette dispersion, de grande envergure, des artisans des premiers décors à grotesques, accéléra le phénomène de diffusion internationale des archétypes romains.

CONCLUSION : EVOLUTION ET FIN DU MODELE ANTIQUE

Malgré la prolifération des décors à grotesques, ou peut-être à cause d'elle, on note, dès 1530, un essoufflement du genre, même en Italie. La rapidité avec laquelle le système décoratif avait évolué -en moins de trois décennies- ainsi que sa diffusion géographique, firent très tôt que le modèle antique fut distancé. L'apparition des motifs à grotesques sur toute sorte de supports, qui nécessitaient qu'ils fussent sculptés en ronde-bosse, interdit que l'on conservât la finesse et la légèreté des modèles d'origine.

Bien que l'on ait observé, dès l'Antiquité, des monstres s'insinuer dans les délicats réseaux des grotesques, tels que dans les exemples offerts par la Maison dorée, ainsi que dans le travail de Raphaël, les artistes ont résisté à cette tendance d'exploiter ce répertoire iconographique. Cependant, l'influence des traditions flamandes qui affectionnent les représentations d'êtres monstrueux, et même d'artistes italiens, tels que Léonard de Vinci, pour ne citer que lui, font évoluer les grotesques vers des compositions abusant de monstres et peuplées d'êtres extraordinaires. Les commandes passées aux artistes poussent ces derniers à utiliser un répertoire d'incongruités, de trivialités et de bizarreries très éloignées de l'esprit de la décoration de la Maison dorée, et qui vont bientôt donner son sens moderne au mot "grotesque".

BIBLIOGRAPHIE

- Cellini 1986:** CELLINI (Benvenuto), *La vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même*, trad. fr. Nadine Blamautier, éd. Floch, Mayenne, 1986, 396 p.
- Chastel 1988:** CHASTEL (André), *La grottesque*, Le promeneur, 1988, 101 p.
- Dacos 1969:** DACOS (Nicole), *La découverte de la Domus Aurea et la formation des grotesques à la Renaissance*, The Warburg Institute University of London, 1969, 203 p., 114 pl.
- Gruber 1993:** GRUBER (Alain), *L'art décoratif en Europe. Renaissance et Maniérisme*, Idées et recherches, Flammarion, 1990, 254 p., 157 pl.
- Panofsky 1993:** PANOFSKY (Erwin), *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'occident*, Champs Flammarion, 1993, 444 p.
- Vasari 1926:** VASARI (Giorgio), *Les vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, trad. Charles Weiss, Paris, 1926, 2 t., 992 p.
- Vitruve 1986:** VITRUVÉ, *Les dix livres d'architecture*, trad. Claude Perrault, éd. Errance, Paris, 1986, 288 p.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons été informés de la parution de :

- Allées couvertes et autres monuments funéraires du néolithique dans la France du Nord-Ouest.
Sous la direction de Claude Masset et de Philippe Soulier.
Diffusion Epona, 7 rue Jean du Bellay 75004 Paris.
- La vie préhistorique.
Ouvrage collectif. Avant-propos de Jean-Pierre Mohen, président de la Société Préhistorique Française (à paraître).
Ed. Faton.
- L'Europe celtique du V^e au III^e siècle av. J.C. Contacts, échanges et mouvements de populations.
Actes du 2^e Symposium international d'Hautvillers. 8-10 octobre 1992.
Kronos B.Y. Éditions. Sceaux.
- Paléopathologie humaine.
Par le Dr Pierre L. Thillaud
Kronos B.Y. Éditions. Sceaux.
- La nutrition préhistorique.
Par Gilles Delluc, Brigitte Delluc et Martine Roques.
Diffusion Epona.
- L'or gaulois.
Le trésor de Chevanceaux (Charente-Maritime) et les monnayages de la façade atlantique.
Ouvrage scientifique collectif publié par les Cahiers Ernest Babelon, n° 6.
- Atlas des monnaies gauloises.
Par Henri de la Tour. Mise à jour de Brigitte Fisher. Editions Claude Burgan, Paris.
- Bibracte et les Eduens. À la découverte d'un peuple gaulois.
Par Christian Goudineau et Christian Peyre.
Diffusion Epona.

- La langue gauloise.
Par Pierre-Yves Lambert.
Edition Errance. Paris.

- Les paysages de l'Antiquité.
Terres et Cadastres de l'Occident romain. IV^e siècle avant - III^e après J.C.
Par Gérard Choquer et François Favory.
Diffusion Epona.

- Le camp légionnaire de Mirebeau (Côtes d'Or).
Par René Goguey et Michel Reddé.
Diffusion Epona.

- Les empereurs romains
(Curriculum vitae des 106 empereurs)
Par François Tosso et Christian Zingg.
Éditions Errance.

- Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité.
Par Eugen Cizek.
Ed. Presses Universitaires de Lyon.

- Le Sport dans la Rome Antique.
Par Jean-Paul Thuillier.
Ed. Errance.

- Les monnaies d'or de Dioclétien à Constantin 1^{er} (284-387).
Par Georges Depeyrot.
Diffusion Epona.

- Mosaïque en Tunisie.
Ouvrage coordonné par M'Hamed Hassine Fantar.

- Sols de l'Afrique romaine. Mosaïques de Tunisie.
Ouvrage collectif.
Diffusion Epona.

- Recueil général des mosaïques de la Gaule - II Lyonnaise 5.
Par Jean-Pierre Darmon.
X^e supplément à Gallia.

Nous saluons tout particulièrement la parution des ouvrages de nos amis :

Jacques Briard

- La protohistoire de l'Europe.
Ed. J.P. Gisserot.
- Les mégalithes de l'Europe Atlantique.
Architecture et art funéraire (5000 - 2000 av. J.C.).
Ed. Errance. Coll. Hespérides.
- Des mégalithes aux cathédrales.
Ouvrage collectif.
Ed. Skol Vreiz.
- Réédition de : La protohistoire de Bretagne
Par P.R. Giot, Jacques Briard, Louis Pape.
Ed. Ouest-France Université.
- Les mégalithes et les tumulus de Saint Just (Ille et Vilaine)
Par Jacques Briard, M. Gautier, Gilles Leroux.
Ed. du Comité des Travaux historiques et scientifiques (Ministère de l'Éducation Nationale).

Marie-Yvane Daire

N° 8 - 1995 du Bulletin de l'A.M.A.R.A.I.

Loïc Langouët et Marie-Thérèse Morzadec.

Baie du Mont Saint-Michel et Marais de Dol. Milieu naturel et peuplements dans le passé.

- n° R 1995 des Dossiers de la RAA.
- n° 33 1995 des Dossiers de la RAA.

Louis Pape

La Bretagne romaine.
Ed. Ouest-France.